UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01447330 0

Brisebarre, Edouard Louis
Alexandre
Les pauvres de Paris

NOT WANTED IN RBSC

PQ
2201
B55P3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespauvresdepari0ebnsuoft

Brisebarre et E. Nus.

Les pauvres de Paris.

1856.

LA BOURSE, comédie en 5 actes, en vers, par F. PONSARD ..... 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Théâtre moderne.

LES

PAUVRES DE PARIS

DRAME EN 5 ACTES ET 7 TABLEAUX

PAR

MM. E. NUS ET E. BRISEBARRE

Prix : 1 franc

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS — EN VENTE :

L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION
Par ALEXIS DE TOCQUEVILLE. — Un beau volume in-8°. 7 fr. 50

LES CONTEMPLATIONS
Par VICTOR HUGO. — 2 beaux volumes in-8°, 12 francs.

PROMENADE EN AMÉRIQUE
Par J. J. AMPÈRE. — 2 beaux volumes in-8°, 12 francs.

BEAUMARCHAIS ET SON TEMPS
Par LOUIS DE LOMENIE. — 2 beaux volumes in-8°, 15 francs.

LETTRES SUR L'ÉGYPTE
Par J. J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — 1 beau vol. in-8°, 7 fr. 50

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS
PARIS — 1856

EN VENTE { LE VILLAGE, comédie en un acte, en prose, par OCTAVE FEUILLET 1 »
LE FILS DE LA NUIT, drame en 5 actes, par VICTOR SÉJOUR 2 »

Chez les mêmes Editeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

Il paraît deux livraisons par semaine, ou une série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison, composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires.... 1 vol. 1 50
Vingt ans après..... — 2 »
Le Vicomte de Bragelonne... — 4 50
Le Chev. de Maison-Rouge. — 1 10
Le Comte de Monte-Cristo.. — 3 60
La Reine Margot..... — 1 50
Ascanio..... — 1 30
La Dame de Monsoreau..... — 2 20
Amaury..... — » 90
Les Frères corses..... — » 50
Les Quarante-cinq..... — 2 20
Les deux Diane..... — 2 »
Le Maître d'Armes..... — » 90
Le Bâtard de Mauléon..... — 1 80
Mémoires d'un Médecin
Joseph Balsamo..... — 3 60
La Guerre des Femmes..... — 1 50
Georges..... — » 90
Une Fille du Régent..... — 1 10
Impressions de Voyage :
Suisse..... — 2 »
Midi de la France..... — 1 10
Une année à Florence.... — » 90
Le Corricolo..... — 1 50
La Villa Palmieri..... — » 90
Le Spéronare..... — 1 30
Le Capitaine Aréna..... — » 90
Les Bords du Rhin..... — 1 10
Quinze jours au Sinaï..... — » 90
Cécile..... — » 70
Sylvandire..... — » 90
Fernande..... — » 90
Le Chevalier d'Harmental.. — 1 30
Isabel de Bavière..... — 1 10
Acté..... — » 70
Gaule et France..... — » 70
Le Collier de la Reine..... — 2 20
La Tulipe noire..... — » 70
La Colombe. — Murat..... — » 50
Ange Pitou..... — 1 80
Pascal Bruno..... — » 50
Othon l'Archer..... — » 50
Pauline..... — » 50
Souvenirs d'Antony..... — » 70
Nouvelles..... — » 50

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée..... — » 50

LÉON GOZLAN.

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux... 1 vol. 5
Chaque ouvrage se vend séparément :
L'Orgueil..... — 1 5
L'Envie..... — » 90
La Colère..... — » 70
La Luxure..... — » 70
La Paresse..... — » 50
L'Avarice..... — » 50
La Gourmandise..... — » 50
Les Enfants de l'Amour..... — » 9
La Bonne Aventure..... — 1
L'Institutrice..... — »

CHARLES DE BERNARD.

La Femme de 40 ans..... — »
Un Acte de vertu et la Peine du Talion..... — » 50
L'Anneau d'argent..... — » 30

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable..... — 3 »
Les Amours de Paris..... — 1 75
Les Mystères de Londres.... — 3 »

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII. — 1 10

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert. — 1 30

ÉM. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande Armée..... — » 90

ÉLIE BERTHET.

Antonia..... — » 90

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome..... — 1 75

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls..... — » 90
Fort en Thème..... — » 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Lion amoureux..... — » 30
Le Veau d'or..... — 2 40

MÉRY.

Héva..... — » 50
La Floride..... — » 70
La Guerre de Nizam..... — 1 »

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi..... — » 50
La Maîtresse anonyme..... — » 30

LES

PAUVRES DE PARIS

PQ
2201
B55P3

DRAME EN SEPT ACTES

PAR MM.

ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

MUSIQUE DE M. ARTUS

Décors de M. Philastre fils

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'AMBIGU-COMIQUE, le 5 septembre 1856.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY JUL 26 1909

AVIS. — Des imitations d'ouvrages dramatiques anciens et nouveaux se représentant depuis quelques années, sur les théâtres de Paris, les auteurs de : LES PAUVRES DE PARIS sont décidés à poursuivre avec la plus grande rigueur toute copie de leur pièce, soit comme idée, soit comme détails originaux, en vertu de la loi du 19 juillet 1793.

à Monsieur de Maynard
souvenir et remerciements des auteurs
Edouard Brisebarre Eugène Nus

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Distribution de la pièce.

PIERRE BERNIER, (prémier rôle).. ANDRÉ BERNIER, (jeune prem. rôle). } *	MM. CASTELLANO.
PLANTEROSE, (grand premier rôle)...	OMER.
VILLEBRUN, (troisième rôle).....	SAINT-LÉGER.
FABIEN DE ROQUEFEUIL, (premier comique de genre).....	MAURICE COSTE.
JOUBERT, (père noble).....	MACHANETTE.
BIGOT, (deuxième comique).....	CONSTANT.
JOSEPH, (grande utilité).....	MARTIN.
UN COMMISSIONNAIRE, (idem).....	RICHÉ.
UN EMPLOYE, (idem).....	LAVERGNE.
UN AGENT.....	MERCIER.
UN FACTEUR.....	JULES.
UN VOYAGEUR.....	JANIN.
MADAME BERNIER, (grand pr. rôle)..	Mmes CAMILLE LEMERLE.
ANTOINETTE, (jeune première).....	ISABELLE CONSTANT.
REINE BIGOT.....	NEUVILLE.
CLAUDETTE, (soubrette).....	ADORCY.
ALIDA VILLEBRUN, (ingén. coquette).	ANDRIVAU.
UNE FRUITIÈRE, (grande utilité).....	LOUISE.

PASSANTS, VOYAGEURS, VOYAGEUSES, COMMISSIONNAIRES, TÉMOINS.

La scène se passe en 1840. Au premier acte, à Bordeaux chez Villebrun. Les autres suivants se passent à Paris en 1855.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur; les changements sont indiqués par des renvois au bas des pages.

S'adresser, pour la musique, à M. Amédée Artus, chef d'orchestre du théâtre.

---

* *Note pour Messieurs les directeurs de province.* — Pierre Bernier peut être joué par un premier rôle, et André Bernier par un autre artiste.

La mise en scène de cette pièce, rédigée avec le plus grand soin, par M. ALEXANDRE MAY, avec plans de décors, etc., fait partie de la collection de l'*Album théâtral*. — MM. les directeurs, non abonnés à ce recueil, la recevront *franco*, en retour d'un mandat de 6 francs, sur la poste, adressé à M. *May*, rue de Marseille, 32, à La Villette-les-Paris.

LES PAUVRES DE PARIS

ACTE PREMIER.

Le banquier de Bordeaux.

Décoration : un cabinet, bureaux, livres de caisse, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLEBRUN, puis JOSEPH.

(Au lever du rideau, Villebrun, debout, a les yeux fixés sur un paquet placé sur son bureau.)

VILLEBRUN.

Riche!.. je serai riche!.. voilà le grand mot de la vie!.. n'est-ce pas le seul?.. La mort frappe souvent à l'improviste... qui sait?.. je peux mourir... et du moins... elle sera riche... elle... ma fille... mon Alida, mon enfant bien-aimée.. ma joie de chaque jour... et j'hésiterais... après deux années... de calculs... de patience... (Un temps.) Courage donc... et marche dans ta route... ou végète péniblement dans le sentier de l'honnêteté! Non... non... c'est un chemin qui lasse... j'agirai... Eh! mon Dieu!.. suis-je le premier, et... serais-je le dernier... on méprise.. c'est possible... mais on se courbe!.. Qui donc discute l'or? on le ramasse... on ne l'essuie même pas!.. Ah! cela sera! (Il cachette vivement le paquet, puis sonne, Joseph paraît.) Eh bien*?

JOSEPH.

Les chevaux de poste sont commandés... et la chaise toute attelée se trouvera à l'heure indiquée par Monsieur... à la petite porte du jardin.

VILLEBRUN.

Bien... Où est la gouvernante de ma fille?..

JOSEPH.

Dans la chambre de Mademoiselle, en train de réunir tous ses effets.

VILLEBRUN.

Écoutez-moi... demain... si je n'étais pas revenu... ce qui est possible... vous porteriez ce paquet cacheté au tribunal de commerce.

JOSEPH, prenant le paquet.

Oui, Monsieur.

* Villebrun, Joseph.

le portefeuille... à vos créanciers, la caisse... N'est-ce pas ainsi, Monsieur, que vous comptez opérer?..

VILLEBRUN, se levant.

Infamie *!...

PLANTEROSE.

C'est justement ce mot-là que je cherchais... vous l'avez trouvé!.. Allons, assez comme cela... Tenez, ce matin, vous avez signé votre bilan, et... ce soir, vous attendez des chevaux de poste.

JOSEPH, en dehors.

Par ici, Monsieur, par ici...

VILLEBRUN, à Planterose, en voyant Joseph introduisant Bernier.

Taisez-vous...

PLANTEROSE.

Ne craignez rien, Monsieur, je suis un honnête garçon.

SCÈNE III.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, BERNIER **.

(Joseph précède Bernier, à qui il désigne Villebrun, puis sort.)

BERNIER.

C'est à monsieur Villebrun...

VILLEBRUN.

Oui, Monsieur...

BERNIER.

Veuillez d'abord m'excuser, Monsieur... d'avoir, en forçant la consigne, troublé peut-être la fête de famille... qui motive la fermeture de vos bureaux... mais j'ai si peu de temps à perdre...

VILLEBRUN.

Je suis à vos ordres... Monsieur. (Il lui indique un siége; après avoir fait un signe à Planterose Bernier se retourne.)

PLANTEROSE, à Bernier.

Monsieur n'a pas de secret pour moi.

BERNIER.

Je suis capitaine au long cours ,. entré hier en relâche dans le port de Bordeaux... par le plus effroyable grain... Je viens des Antilles, à destination du Havre... où réside ma famille... ce soir, je reprends la mer... Les marins, Monsieur, sont un peu superstitieux... et il me répugne de confier de nouveau, aux hasards des tempêtes... les heureux bénéfices de plusieurs voyages...

VILLEBRUN.

Achevez, Monsieur...

BERNIER.

Vous êtes le correspondant des Cazavan et Compagnie de la

* Panterose, Villebrun.
** Villebrun, Bernier, Panterose.

Martinique... j'ai la plus grande confiance en cette maison... et j'y ai souvent entendu citer avec éloges, le nom de Villebrun de Bordeaux...

VILLEBRUN.

Effectivement, je fais d'importantes affaires avec ce comptoir!...

BERNIER.

De Bordeaux au Havre... ce n'est rien... quand on revient des Antilles... mais c'est plus fort que moi... je ne sais ce qui m'inquiète... ce qui me pousse, et, je serai plus tranquille, en déposant entre vos mains (et, je ne saurais en choisir de meilleures), le patrimoine de mes enfants...

VILLEBRUN.

Ah! vous avez de la famille?

BERNIER.

Oui... et je suis un heureux mari... je suis un heureux père... Ah! qu'il me tarde de les revoir tous... elle... ma femme chérie... compagne dévouée et patiente du marin... dont la voix aimante murmure chaque soir une prière... pour ceux qui sont en mer... et mes enfants... deux anges, Monsieur, une blonde petite fille... Antoinette... c'est la plus jeune... qui se roule à terre... en bégayant mon nom... toute rose et toute blanche... on dirait une botte de fleurs!... et mon aîné... mon fils... mon André... mon image vivante... quand je le regarde... il me semble que je me vois... ah! êtres adorés... que ne suis-je déjà au milieu de vous... la belle chose qu'une honnête femme... le grand bonheur que de dignes enfants!... voilà la vie!... Mais, pardonnez-moi, Monsieur, de vous dire ainsi des choses... qui vous intéressent si peu... Un père... c'est aveugle et bavard... cela jette, à toute occasion, de merveilleux récits enfantins... que sa tête grandit... que son cœur raconte... pour lui... au monde... dans l'univers... il n'y a qu'une chose... une seule... ses enfants.

VILLEBRUN.

Mieux que personne, Monsieur... je vous comprends... moi aussi j'ai une fille... et je l'aime... oh! oui... je l'aime bien...

BERNIER.

C'est bon de parler de ces petits êtres-là... n'est-ce pas?... cela emplit le cœur... ils seront heureux, à présent... ils seront riches... Leur fortune... je la tiens... elle est là... je l'ai arrachée aux flots... à la tempête... j'ai travaillé... j'ai lutté... j'ai souffert... et cela me semblait doux... c'était pour eux! Tenez, Monsieur... (Tirant le portefeuille.) voici dans ce portefeuille deux cent cinq mille francs en traites et en billets... j'enverrai au Havre par la poste votre reçu aux miens... et à la prochaine marée... je remonterai plus vaillant sur le pont de mon navire.

PLANTEROSE, à part.

Un mot de moi, pourtant... Bast...

VILLEBRUN.

Votre choix m'honore, Monsieur, et je vous tiendrai cette somme disponible à première réquisition.

BERNIER, donnant le portefeuille à Villebrun.

Vérifiez, je vous prie.

VILLEBRUN*, prenant le portefeuille et comptant.

Monsieur Planterose, rédigez le reçu...

PLANTEROSE, se disposant à écrire, à Bernier.

Votre nom, Monsieur?...

BERNIER, allant à Planterose.

Pierre Bernier, capitaine au long-cours...

PLANTEROSE, écrivant.

Bordeaux... 30 octobre 1840.

VILLEBRUN.

Deux cent cinq mille... c'est bien exact!...

PLANTEROSE, se levant de table et remettant la plume à Villebrun.

Veuillez signer, Monsieur... (à part, en voyant Villebrun signer.) Et sa main ne tremble pas!... voilà un beau voleur!...

VILLEBRUN, remettant le reçu à Bernier.

Voici votre reçu... (Planterose retourne à son livre de caisse**.)

BERNIER, pliant le reçu et le serrant dans sa poche.

Mille remerciements, Monsieur, me voici délivré de ma sotte inquiétude... j'en déjeunerai plus gaiement avec mon pilote et quelques camarades de la marine marchande... et à la marée... s'il vente sud-est... toutes voiles dehors... et en marche, mon beau brick l'Aventure!. . à vous revoir, monsieur Villebrun...

VILLEBRUN.

Bon voyage, capitaine.

(Bernier sort.)

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSE***.

PLANTEROSE.

Il est heureux, Monsieur, que je sois resté... vous n'auriez eu personne pour inscrire ces deux cent cinq mille francs sur le livre de caisse...

VILLEBRUN.

Monsieur Planterose!

PLANTEROSE.

Monsieur Villebrun?

VILLEBRUN.

Je me suis trompé sur votre compte... vous êtes un homme de talent... et d'esprit...

* Planterose, Villebrun, Bernier.
** Villebrun, Bernier, Planterose.
*** Villebrun, Planterose.

PLANTEROSE.

On fait ce qu'on peut.

VILLEBRUN.

Quand je m'aperçois d'une injustice.... j'ai hâte de la réparer. (Lui prenant le bras et l'amenant vers son bureau. Hésitation de Planterose.) Venez, mais venez donc, cher monsieur Planterose, voici dix mille francs de gratification pour vos services passés...

PLANTEROSE, prenant les billets de banque que Villebrun lui donne, en même temps, il retourne à son livre de caisse, le ferme et regardant Villebrun.

Et... pour le service présent?...

VILLEBRUN, souriant.

Ah!... c'est juste... il est possible que ce soir... je fasse une promenade... hors la ville...

PLANTEROSE.

En chaise de poste!...

VILLEBRUN.

Oui, oui... c'est cela. Avant mon départ... je vous remettrai le double de cette somme...

PLANTEROSE, à part.

En tout... trente mille francs... c'est peu!... le trahir! ça ne me rapporterait rien!...

JOSEPH, entrant*.

Monsieur, mademoiselle Alida ne veut pas se laisser habiller par sa gouvernante... elle pleure, elle crie... elle veut que vous soyez près d'elle...

VILLEBRUN, souriant.

Oh! l'enfant indomptable!... (à Joseph.) J'y vais...

PLANTEROSE, à part.

Si celle-là continue, ce sera gentil quand elle aura vingt ans.

VILLEBRUN.

Nous sommes-nous bien compris, monsieur Planterose!...

PLANTEROSE.

Parfaitement, Monsieur.

VILLEBRUN.

A tout à l'heure, donc. (Il sort suivi de Joseph.)

SCÈNE V.

PLANTEROSE, seul, suivant des yeux Villebrun.

O la nature! étrange chose!... Cours près de ta fille, Villebrun, voilà ton maître!... Ruine... pille... vole vingt familles... fais-lui une richesse avec de la misère... du bonheur avec les larmes des autres!... à ce cœur de fer... il y a une paille!... (Redescendant.) Des enfants... l'enfer déguisé!... Je n'ai d'autres filles, moi, que mes passions! que les sots appellent des vices... enfants gâtés, enfants ingrats, qui mèneront leur père à l'hôpital...

* Planterose, Bernier.

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, BERNIER, JOSEPH.

JOSEPH, au dehors.

Je vous dis que Monsieur n'y est pas...

BERNIER, idem.

Laissez-moi donc passer. (Entrant très-agité.) Où est-il donc?.. où est-il donc*?...

PLANTEROSE, surpris.

Que voulez-vous, Monsieur?...

BERNIER.

Monsieur Villebrun... je veux le voir... lui parler... à l'instant... Ne m'entendez-vous pas?... appelez-le, qu'il vienne...

PLANTEROSE.

Mais...

BERNIER.

Non, conduisez-moi vers lui... sur-le-champ...

PLANTEROSE.

Monsieur...

BERNIER.

Ah! je le veux!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VILLEBRUN**.

VILLEBRUN, entrant.

Qu'y a-t-il donc?...

BERNIER.

Ah! vous... c'est vous... (Cherchant à dominer son émotion.) Monsieur, j'ai changé d'avis... voici votre reçu... veuillez me remettre mes deux cent cinq mille francs....

VILLEBRUN.

Ah!...

BERNIER.

Oui... j'ai maintenant l'emploi de cette somme... Voyons... ce mon argent... il me le faut.

VILLEBRUN.

Vous avez, Monsieur, une bien étrange façon de me demander qui vous est dû...

BERNIER.

C'est vrai, pardonnez-moi, mais je vous l'ai dit... c'est tout ce que je possède... C'est la fortune de ma femme... de mes enfants... de mon André, de ma petite Antoinette... c'est leur bon-

* Planterose, Bernier.
** Planterose, Villebrun, Bernier.

heur... c'est leur vie!... Tenez, Monsieur, je serai franc... Tout à l'heure, à l'hôtel des Colonies... au milieu d'un joyeux déjeuner... un capitaine de vapeur apporta le courrier de l'un de nous... Parmi ses lettres... il y en avait une de la Martinique... de la maison Cazavan...

VILLEBRUN.

Eh bien!... Monsieur?...

BERNIER.

Eh bien!... on concevait des doutes sur votre crédit, sur votre solvabilité... (Lui donnant la lettre.) Et cette lettre... la voilà...

VILLEBRUN, sans la lire, rejetant la lettre sur un bureau.

Eh! que m'importent les craintes ridicules de messieurs Cazavan?.. *

BERNIER.

Mais elles m'importent à moi, Monsieur... je ne veux pas compromettre un jour, une heure, une seconde, l'avenir de ma famille!

VILLEBRUN.

Monsieur!...

BERNIER.

Reprenez donc ce reçu, et rendez-moi mon argent...

VILLEBRUN.

Vous le savez, Monsieur, cette journée n'est point consacrée aux affaires... revenez demain, la caisse sera ouverte...

BERNIER, s'animant.

Mais vous aviez bien le temps de m'écouter ce matin!

JOSEPH, entrant sans voir Bernier, et à Villebrun en lui désignant la fenêtre.

Monsieur... voici l'heure et la chaise de...

VILLEBRUN, vivement.

C'est bien... (Il fait un geste de colère à Joseph. Le domestique sort.)

BERNIER **.

Quoi donc... (Courant instinctivement à la fenêtre, dans sa précipitation, il laisse tomber le reçu.) Une chaise de poste!..

PLANTEROSE, à part.

Aïe!.. Aïe!.. les affaires s'embrouillent...

BERNIER.

Oui... c'est cela... je devine... il allait fuir... avec la fortune des uns... l'épargne des autres!.. (Arrachant sa cravate.) Ah! j'étouffe! (Furieux et à Villebrun.) Mais, me voici, misérable... me voici j'arrive à temps!

VILLEBRUN.

Monsieur!..

BERNIER.

Demain, disais-tu, demain... mais demain, tu seras parti... (Se précipitant sur Villebrun.) Mon argent... mon argent... je le veux... à l'instant... ne me dis rien... c'est inutile je ne t'écoute

* Planterose, Bernier, Villebrun.
** Planterose, Villebrun, Bernier.

pas... mon argent... où je te tue... comme un lâche que tu es... comme un bandit, comme un voleur.

PLANTEROSE, à Bernier *.

Monsieur... du calme...

VILLEBRUN, se dégageant de l'étreinte de Bernier.

Assez de scandale... vous allez être payé **...

BERNIER.

Bien... c'est bien... je t'aurais tué. (Avec douleur.) Oh! ma tête!.. (A Villebrun.) Voyons... fais vite... donne... je ne te quitte pas d'abord... Eh bien! j'attends... (Chancelant et portant la main à son front.) Ah!.. qu'ai-je donc... mon Dieu...

PLANTEROSE.

Il chancelle!..

VILLEBRUN, tenant le portefeuille.

Il pâlit. (Musique en sourdine à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

BERNIER, agonisant.

J'étouffe... de l'air... de l'air... je n'y vois plus... j'ai quelque chose devant les yeux... du noir... est-ce que je vais mourir... non... non.. je ne veux pas... je veux les revoir... à boire, vite... A moi... ma femme... mes enfants... où sont-ils... que je les embrasse... (Regardant Villebrun.) Ah!... mes enfants, mes pauvres petits enfants ***! (Il tombe sur le canapé.)

VILLEBRUN, allant à la porte du fond.

Quelqu'un... du secours... vite... Planterose... un médecin...

PLANTEROSE, se penchant sur Bernier.

C'est inutile, Monsieur... cet homme est mort...

VILLEBRUN.

Mort!..

PLANTEROSE.

Congestion cérébrale! Apoplexie foudroyante... grande douleur!.. grande colère!..

VILLEBRUN.

C'est impossible!

PLANTEROSE.

Son cœur ne bat plus...

VILLEBRUN.

Mort!..

PLANTEROSE ****.

Cela va vous éviter, Monsieur, la peine d'ouvrir votre portefeuille.

VILLEBRUN.

Mort!..

PLANTEROSE, apercevant le reçu que Bernier a laissé tomber, et à part.

Ah! le reçu!.. règle générale... il ne faut jamais rien laisser

* Villebrun, Planterose, Bernier.
** Villebrun, Bernier, Planterose.
*** Villebrun, Bernier, Planterose.
**** Planterose, Villebrun, Bernier.

traîner! (Il met le reçu dans sa poche, Villebrun penché vers Bernier jette sur le portefeuille qu'il tient à la main un regard de convoitise.)

ACTE DEUXIÈME.

Le mendiant de Saint-Étienne-du-Mont.

A Paris, l'église de Saint-Étienne-du-Mont, rue à gauche, façade en retraite; au premier plan, à gauche, boutique de marchand de de vins; au second plan, à droite, un débit de tabac, et au premier une boutique de fruitière. Au fond la place de l'église, maisons, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PLANTEROSE, BIGOT, CLAUDETTE, REINE, LA FRUITIÈRE *.

(Des hommes et des femmes en tenue d'hiver, vont, viennent. — Planterose, vêtu en mendiant, est assis au bas des marches et tend la main aux personnes qui entrent dans l'église. — Claudette, offre des bouquets aux passants. — Reine, un panier au bras est arrêtée devant l'étalage de la fruitière. — Bigot, sur une échelle, peint la boutique du marchand de vins.)

CLAUDETTE.

Fleurissez-vous, Mesdames, fleurissez-vous... les dernières fleurs de la saison.

BIGOT.

Y en aura toujours, Claudette, quand ça ne serait que sur vos joues.

CLAUDETTE.

Peinturlurez donc, barbouilleur... mes joues sont à moi... et ne doivent rien au parfumeur...

BIGOT.

Possible... mais au pinceau de la nature! comme les pêches et les framboises! (Claudette remonte au fond offrir ses bouquets aux passants.)

REINE, à la fruitière.

Vingt-cinq sous les deux... pas un liard, avec.

LA FRUITIÈRE.

Des pigeons comme ça!.. mais voyez donc, c'tte marchandise... Allons, vingt-huit sous... pour vous.

REINE.

Vingt-cinq?...

BIGOT.

Oh!.. v'là le contre-alto de maman!

LA FRUITIÈRE, à Reine.

Voyons! prenez-les, méchante.

* Bigot, Planterose, Claudette, Reine, la fruitière.

REINE, prenant les pigeons.

Ils sont tout maigriots, encore!

LA FRUITIÈRE.

Faut-il pas qu'on vous les truffe, pour vingt-cinq sous?...

BIGOT.

Eh! la mère... vous me payez donc de la crapaudine, à ce soir?...

REINE.

C'est pas pour ton bec, gourmand.

BIGOT.

Ah! pour vos bourgeois... madame Bernier... à nous le bœuf... à eux la volaille, et vous vous tuez à marchander!... Ah! bien, je ne défends que ma poche, moi...

REINE.

Tais-toi, garnement... quand on mange le pain des autres... faut le leur économiser...

BIGOT.

Vieux système... c'est pas les principes des domestiques d'à présent!... après ça... c'est des bonnes gens tout d' même qu' vos bourgeois... m'ame Bernier surtout... v'là une crème de femme... pas méprisante...

REINE.

J' crois ben... la chère dame... et un cœur... seule... avec ses deux enfants... monsieur André... mam'zelle Antoinette... ne vivant que pour eux... ne voyant qu'eux...

BIGOT.

Comme vous... moi...

REINE.

Si tu le méritais encore!

BIGOT.

Dame! tout le monde peut pas être joli garçon, comme m'sieu André... on a le physique, qu'on peut... quoi!...

REINE.

Mais, on peut aimer... respecter... cajoler sa mère... comme lui... comme mam'zelle Antoinette... sa bonne et digne sœur... la petite peine de l'un... devient le grand chagrin de l'autre... voilà une mère... voilà des enfants!...

BIGOT.

J' suis donc un rien qui vaille... allez toujours... aplatissez-moi... mais, j' vous aime bien... m'man, mais, j' vous l' dis pas... chacun son genre!... à preuve... que si pour vous, il fallait, tant seulement... casser les reins... à quelqu'un... qu'on me le serve.

REINE.

Eh bien!... avise-toi de cela!

CLAUDETTE.

Bonjour, mère Bigot.

REINE.

Bonjour, ma fille.

CLAUDETTE, soupirant.

Votre fille... pas encore!

BIGOT.

On ne se marie pas, pendant le carême... c'est mal porté!

CLAUDETTE.

V'là dix-huit mois, qu' vous dites ça!... mais, foi d'honnête fille... si, après Pâques de c'tte année... 1855... vous m'entendez bien... si j' suis encore, c' que j' suis... si vous m' lanternez toujours...

BIGOT.

N' nous fâchons pas... nous en causerons à la Pentecôte...

REINE.

Sois tranquille, Claudette, je le forcerai bien à s'exécuter... moi... (A Bigot, en s'éloignant par le fond.) Vaurien... va... ne rentre pas trop tard!

CLAUDETTE *.

Ah!... sans votre brave femme de mère... allez!

BIGOT.

Oh! les femmes... le mariage... toujours... leur grand dada. Si tu voulais me laisser seulement le temps d'amasser dix mille livres de rente!...

CLAUDETTE.

Vaniteux! faut jamais regarder au-dessus de soi... m'sieu Bigot... c'est pas l' moyen d'être heureux!

SCÈNE II.

PLANTEROSE, BIGOT, CLAUDETTE, MADAME BERNIER, ANDRÉ, ANTOINETTE **.

(André entre, donnant le bras à madame Bernier qui donne le sien à Antoinette, portant ainsi que sa mère un livre de messe.)

ANDRÉ, s'arrêtant.

Ah!... maintenant ma mère que vous voici, toutes deux à Saint-Étienne-du-Mont... je peux m'en aller.

CLAUDETTE.

Fleurissez-vous, Mesdames, fleurissez-vous...

ANDRÉ, à Antoinette.

Veux-tu, Antoinette?...

MADAME BERNIER.

Plus tard, mon ami, en sortant de l'église...

ANDRÉ.

Bah! ce n'est pas cela qui me ruinera... (Prenant un bouquet et le donnant à Antoinette.) Tiens, Antoinette... et vous... ma mère...

MADAME BERNIER.

Merci, te dis-je...

* Bigot, Claudette.
** Bigot, Claudette, André, madame Bernier, Antoinette.

ANDRÉ, lui donnant un bouquet.

Mais prenez donc... c'est sur les économies... de mes appointements... de surnuméraire... (A Claudette.) Combien tes deux bouquets?

CLAUDETTE.

Ce que vous voudrez...

ANDRÉ, lui donnant de l'argent.

Tiens...

CLAUDETTE.

Deux francs... c'est trop... j' vas vous rendre.

ANDRÉ.

Tu me redevras des fleurs.

MADAME BERNIER.

Étourdi... gaspilleur... comme tu jettes l'argent par les fenêtres...

ANTOINETTE.

C'est vrai cela, Monsieur...

ANDRÉ, souriant.

Gronde-moi encore plus fort... et toi aussi, mère... j'aime tout en vous... jusqu'à vos reproches.

MADAME BERNIER.

André... tu es un bon fils...

ANTOINETTE.

André... tu es un bon frère.

MADAME BERNIER.

Ah! tu as bien le cœur de Pierre Bernier... mon pauvre mari... comme tu en as le regard et le visage... Souvent, quand j'entends ta voix... je tressaille... quand je te fixe... je tremble... je crois le voir... et ce sont les baisers du fils qui sèchent de mes yeux les larmes qui tombent pour le père.

ANDRÉ.

Allons, mère, allons, plus de tristes souvenirs...

MADAME BERNIER.

Le jour où je ne me souviendrai plus... c'est que je serai morte.

ANDRÉ.

Est-ce que vous mourrez jamais!

MADAME BERNIER.

Chers enfants... ma joie... ma vie... mon orgueil... ah! que ne puis-je vous faire un bonheur avec le mien.

ANDRÉ.

Mais nous sommes très-heureux, mère, qu'est-ce qui nous manque?

ANTOINETTE.

C'est vrai... rien!

MADAME BERNIER, levant les yeux au ciel.

Rien!.. (A part.) Oh! mon Dieu qu'ils pensent toujours ainsi.

Bigot tout en travaillant sur son échelle chantonne.)

ANDRÉ, l'apercevant.

Tiens, qu'est-ce que je vois donc là-haut... perché *...

BIGOT.

C'est moi, m'sieu André... serviteur, m'ame Bernier, bonjour, mam'zelle Antoinette... j' me livre, aux beaux-arts... j' fais d' la grande peinture... de marchand de vins!... Ah! dame!... m'sieu André... tout le monde n'a pas les moyens... d'aller dans les colléges!...

ANTOINETTE **.

Bigot, quand vous aurez un moment, venez donc à la maison... pour nous raccorder ce papier de la salle à manger.

BIGOT.

Maman me l'a déjà dit, Mam'zelle... j' tâcherai de passer demain.

ANDRÉ.

A ce soir, ma mère...

MADAME BERNIER.

Ménage-toi bien, mon ami... tous ces grands déjeuners-là... ça ne te vaut rien...

ANDRÉ.

Je ne pouvais pas refuser l'invitation de mon chef de bureau.

MADAME BERNIER.

Profite donc de cette circonstance, pour le presser, pour ta nomination... car, vraiment, après deux années de surnumérariat!...

ANDRÉ.

Eh! mon Dieu, il y en a qui font trois et quatre ans... Mais ne craignez rien, si je trouve l'occasion... Au revoir, Antoinette... (A lui-même.) D'ici là-bas, je peux fumer un londrès... (Il entre chez le marchand de tabac.)

PLANTEROSE ***.

La charité s'il vous plaît!

ANTOINETTE.

Ah! ce pauvre homme!... j'allais l'oublier... Tenez... voici ma petite aumône...

PLANTEROSE.

Merci... Mam'zelle... merci... la première qui a donné à ma pauvreté... c'est vous!... c'était un dimanche... je me souviens!... bien des autres dimanches sont venus, depuis ce temps-là!... et toujours votre charité avec...

ANTOINETTE.

Et ça vous a porté bonheur, tant mieux... je pense à vous toute la semaine... vous êtes ma caisse d'épargnes!...

* Bigot, Planterose, André, mad. Bernier, Antoinette, Claudette.
** Bigot, Planterose, Antoinette, André, mad. Bernier, Claudette.
*** Bigot, Planterose, Antoinette, mad. Bernier, Claudette.

PLANTEROSE, un peu ému.

Vous êtes bonne... vous êtes belle!.. heureux père, heureuse mère que les vôtres!..

MADAME BERNIER, à part.

Heureuse!

ANTOINETTE, tristement.

Mon père, est mort!..

PLANTEROSE.

Pardon, Mam'zelle... (A Madame Bernier.) Excusez, Madame!

ANTOINETTE.

A dimanche! et priez pour nous *!

PLANTEROSE, à lui-même.

Prier pour elle, non... mauvaises prières que les miennes... elles doivent porter malheur!.. (Il va se remettre près de l'église.)

CLAUDETTE, à Bigot.

Qui qu' c'est donc, qu' ces dames-là que vous connaissez?..

BIGOT.

Les bourgeois à qui que maman fait le ménage...

CLAUDETTE.

Vous regardiez joliment, la petite... tout de même ** !

BIGOT.

Eh! non... c'est sa robe... plus que ça de taffetas!... Si je pouvais t'en acheter une comme ça!..

CLAUDETTE.

Eh! la mienne fait pas tant d'embarras, mais elle est peut-être plus chaude! (Courant au-devant des passants, puis disparaissant.) Fleurissez-vous, Mesdames... fleurissez-vous... un bouquet... là...

SCÈNE III.

BIGOT, ROQUEFEUIL, ANDRÉ.

BIGOT.

Car, enfin... pourquoi qu' j' suis pas un peu baron... ou marquis... ou seulement fabricant de corsets. (Il remonte à son échelle, et apercevant Roquefeuil qui entre.) Je vaudrais bien ce miope-là, par exemple, avec sa vitre à l'œil! (Secouant son pinceau.) Ah! nom d'un bonhomme!..

ROQUEFEUIL ***.

Bien... de la peinture, sur mon habit... que le diable... vous ne pouviez donc pas crier gare!

BIGOT.

Je suis enroué.

ANDRÉ, sortant du bureau de tabac et fumant avec difficulté.

A force de choisir... j'ai pris le plus mauvais...

* Bigot, Planterose, Claudette.
** Planterose, Bigot, Claudette.
*** Bigot, Roquefeuil, André.

ROQUEFEUIL *.

André... André Bernier!

ANDRÉ.

Roquefeuil!... toi... à Paris!... (Ils se pressent la main et se promènent.)

ROQUEFEUIL.

Depuis vingt-quatre heures!

BIGOT, qui descend de son échelle, à part.

C'est un ami à m'sieu André... Ah! tant pis... il est à l'huile!...

ANDRÉ.

Ce cher Fabien!

BIGOT, tressaillant.

Ça n'échauffe pas les arts!.. J'vas garnir le bâtiment. (Il entre chez le marchand de vins.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, ROQUEFEUIL **.

ANDRÉ.

Est-ce que tu venais à la maison?..

ROQUEFEUIL.

Pas en droite ligne... quelques petites affaires à régler dans ce quartier...

ANDRÉ.

L'embarras des richesses!.. Ce que c'est que d'hériter!

ROQUEFEUIL.

Eh! mon Dieu! ce n'est pas, souvent.... ce que l'on croit?..

ANDRÉ.

Oh! voici la phrase de tous les héritiers... le bouclier contre l'emprunt, la sauvegarde du trésor. Je ne dis pas cela pour toi. mais pourtant, je te trouve déjà un petit air... protecteur...

ROQUEFEUIL.

Je suis toujours le même... et pour te le prouver... je m'invite, sans façon... comme par le passé... à dîner aujourd'hui chez ta mère...

ANDRÉ.

Ma foi... tu tombes mal, mon pauvre Fabien... chez nous la marmite est renversée!

ROQUEFEUIL.

Ah!

ANDRÉ.

Je suis aujourd'hui d'un grand déjeuner dînatoire, mon chef de bureau vient d'être décoré, et il nous fait arroser son ruban rouge.

ROQUEFEUIL.

Et toi... es-tu monté en grade?

* Bigot, Roquefeuil, André.
** Planterose, Roquefeuil, André.

ANDRÉ.

Toujours le même... surnuméraire... Heureusement que je n'attends pas après... du reste maintenant, je suis le plus ancien. Mais, j'y pense... demain je suis libre... On déménage notre division... veux-tu venir déjeuner avec nous?

ROQUEFEUIL.

Eh!... ce n'est pas de refus!

ANDRÉ.

Ma mère sera enchantée de te revoir... toi mon plus ancien camarade de collége.

ROQUEFEUIL, remontant.

A Henri IV... que voici là, en face de l'église Saint-Étienne-du-Mont... Quand je passe devant tes murs... asile de mon enfance... cela me fait l'effet d'un vieux livre que je r'ouvre!

ANDRÉ.

C'est là que nous nous sommes connus... c'est là que nous nous sommes aimés!... Monde en petit... où le fort opprime déjà le faible... où le riche insulte au pauvre... qu'il devine... c'est comme dans la vie... il faut jouer du poing!..

ROQUEFEUIL.

Et à nous deux... nous allions bien... ça me fait plaisir de regarder la porte.

ANDRÉ.

Parce que nous ne la franchirons plus *...

ROQUEFEUIL.

C'est bien possible!.. il me semble que je vois encore là, madame Bernier nous reconduisant le dimanche soir... Elle va bien, ta mère?

ANDRÉ.

Parfaitement... elle est là... à Saint-Étienne-du-Mont.

ROQUEFEUIL.

Avec Antoinette... pardon... je dis Antoinette tout court, moi... mais nous nous sommes vus si jeunes... jadis, chaque dimanche .. Sans parents à Paris... qui m'enlevait des murs de Henri IV... et me remplaçait la famille absente, ta mère qui devenait la mienne... ta sœur qui m'appelait son frère!.. temps passé!.. temps heureux!

ANDRÉ.

Tu le regrettes... pas moi.

ROQUEFEUIL.

Tant mieux...reste longtemps ainsi... le premier regret, vois-tu .. c'est comme le premier cheveu gris... il annonce les autres.

ANDRÉ.

Mais tu es devenu d'une philosophie... nébuleuse... depuis six mois, que tu nous a quittés!... Ciel de Bretagne... rochers de Pornic, qu'avez-vous fait de sa gaieté!

ROQUEFEUIL.

Mon cher... la gaieté est une maladie!.. mais c'est la seule qui

* Planterose, André, Roquefeuil.

ne soit pas incurable... avec de la patience... on est toujours sûr de guérir...

ANDRÉ.

Allons, allons... ton père est mort... c'est une perte cruelle... je comprends ça... quoiqu'il ne se soit jamais beaucoup inquiété de ta personne!.. Mais enfin, il faut être raisonnable... te voici à la tête de sa fortune... tu es à présent monsieur le comte Fabien de Roquefeuil... que diable, c'est une compensation!..

ROQUEFEUIL.

Sans doute... sans doute... (Grattant son habit avec son doigt, et presque à lui-même.) C'est que c'est de la peinture à l'huile!...

ANDRÉ.

Où as-tu donc attrapé ça?..

ROQUEFEUIL.

Eh! là... en passant... un animal, qui secouait... c'est fait pour moi, ça...

ANDRÉ.

Tu n'avais donc pas de paletot...

ROQUEFEUIL.

Je n'aime pas les paletots, c'est gênant... ça entrave les mouvements... et puis vraiment, je ne trouve pas qu'il fasse froid.

ANDRÉ.

Je ne suis pas complétement de ton avis!..

ROQUEFEUIL.

Vous êtes toujours gelés, vous autres Parisiens!.. Ah! le maudit barbouilleur.

ANDRÉ.

Allons... un peu d'indulgence, pour les pauvres gens.

ROQUEFEUIL.

Les pauvres gens... qu'appelles-tu pauvres gens... et sais-tu seulement où ils se trouvent!.. à Paris, surtout où ils sont plus rarement sous la guenille, que sous l'habit noir! Les pauvres gens, c'est le petit employé chargé de famille, qui arrache à l'appétit de ses enfants, de quoi acheter un paletot de hasard, ou de quoi donner des étrennes à son concierge! C'est le peintre dans son grenier qui demande au Mont-de-Piété ses couleurs et ses pinceaux! Le poëte, qui prétend revenir d'Italie, et qui sort de l'hôpital! Le gentilhomme dont le blason date des croisades, et qui se boutonne pour cacher son linge! L'avocat sans causes et sans patrimoine! Le médecin sans malades, et sans une famille qui le soutienne! L'acteur sans engagement, l'auteur sans pièces jouées, le journaliste sans journaux! Il faut que tous ces gens-là s'habillent, se logent, se nourrissent s'ils le peuvent; aient l'air d'être quelque chose et de ne pas courir après la fortune pour qu'elle vienne à eux. Misères ignorées, douleurs inconnues qu'on frôle, qu'on coudoie, qu'on heurte, sans s'en douter!... et souvent, quand il passe du monde, et que, médecin, avocat, employé, poëte... tous, vêtus à la surface, sont au grand soleil de la rue, ils arrachent... comme

prospectus... une dernière pièce de cuivre de leur gousset vide... et la jettent nonchalamment, dans la sébille de quelque mendiant dont la paillasse est souvent garnie d'or ! cachant leur misère avec une aumône ! fumant un cigare pour tromper leur appétit ; riant tout haut, grinçant des dents tout bas. Voilà les pauvres en habit noir, les vrais pauvres, voilà les pauvres de Paris.

ANDRÉ, riant.

Comme tu prends feu... on jurerait à t'entendre que tu as passé par là !

ROQUEFEUIL.

Moi, par exemple !... je suis un peu observateur... voilà tout !

ANDRÉ.

Vraiment, je suis désolé que ma mère et ma sœur n'aient pas entendu ta fulminante tirade... cela les aurait diverties... Mais, à propos, entre donc à l'église... tu les verras tout de suite.

ROQUEFEUIL.

Je ne dis pas non... (Presqu'à lui-même.) Je suis sûr qu'il y a du vitriol là-dedans... ça mange le drap !

ANDRÉ.

Tu n'as besoin de personne pour te présenter... d'autant plus que je suis en retard... Je vais arriver après les huîtres. Ah çà ! n'oublie pas demain... je compte sur toi... nous déjeunerons... nous causerons... et nous rirons... comme autrefois ! (Il serre la main de Roquefeuil, et sort par le fond.)

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL.

Déjeuner, demain... c'est l'avenir... dîner aujourd'hui... voilà le présent !.. et il m'échappe !.. L'absinthe la meilleure... c'est un gousset vide !... estomac... tyran... bourreau... maître du monde !.. Conseiller du crime !.. tentateur de la vertu !.. tu me tiens... tu m'opprimes !.. La tête, dit-on, est tout .. cela n'est pas... c'est toi !.. Que de méchantes actions, d'amours stériles... de chefs-d'œuvre avortés... faute d'un bifteak !!.. O mes ancêtres !.. poussière des Roquefeuil !.. je jeûne pour vous !.. M. le comte, mon père... vous avez été trop vite... Il fallait me laisser quelque chose à ronger... j'ai des dents !.. Saisies... expropriations... maigre pitance !.. je vous escomptais... et vous m'hypothéquiez !.. bien joué. Il n'y a pas à dire, je suis complétement ruiné... et je suis horriblement traqué par des lettres de change en souffrance comme moi !.. Allons, il faut que j'aille chez l'huissier, pour tâcher de l'adoucir... Triple fou qui espère apprivoiser un pareil bipède... L'huissier, oiseau féroce... moitié corbeau, moitié vautour oublié par Buffon... et classé au

nombre des carnivores par un naturaliste, de Clichy... Il ne me reste rien... pas même l'espoir... Si fait du courage et du cœur, la dernière monnaie de la noblesse !.. Allons, comte sans paletot... gentilhomme sans pain, redresse-toi, voilà du monde qui passe !.. (Des hommes et femmes arrivent et entrent dans l'église. Roquefeuil se campant sur la banche, un cure-dent à la bouche.) J'ai des reflets de Véfour !.. (Se fouillant.) O hasard !.. dix francs... oubliés dans le vieux gilet de la prospérité... (Regardant.) Non, dix sous !..

VOIX DE BIGOT, chez le marchand de vins.

Un canon... deux sous de pain... et une part de brie !..

ROQUEFEUIL.

En voici un qui déjeune avec moins que cela !.. Tandis que moi !.. esclave de l'habit... respecte ton maître... rien pour toi... tout pour lui... tu mangeras demain... fais-le dégraisser aujourd'hui !.. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

BIGOT, puis REINE.

BIGOT, sortant de chez le marchand de vins.

Encore un Balthazar... sur la conscience... c'est sain, mais ça ne porte pas à la tête !..

REINE, en arrivant.

Ah !.. v'là mon marché terminé... (A Bigot.) Est-ce que ton ouvrage est fini, fiston ?..

BIGOT.

Oui m'man.

REINE.

Viens-tu, avec moi, à la maison, t'approprier un peu ?..

BIGOT, avec humeur.

Changer de blouse, n'est-ce pas ?..

REINE.

Tu mettras bien ta redingote... si le cœur t'en dit.

BIGOT.

Ma redingote des dimanches !.. tandis qu'il y en a, qu'en portent tous les jours... *deusse* même.... l'une sur l'autre... Ah ! m'man,... vous avez fait le malheur de ma vie.

REINE.

Moi... mon garçon !...

BIGOT.

Si j'avais reçu de l'instruction... je serais peut-être clerc d'huissier !

REINE.

Ah ! dame !.. j'ai fait ce que j'ai pu... j't'ai élévé avec mon travail... j't'ai mis un état dans les mains... et j'croyais pas qu'un jour... tu me le reprocherais...

BIGOT.

Voulez-vous bien vous taire... (Lui sautant au cou.) ou j' vas me fâcher... vous m'avez mal compris.

REINE.

Si... si... tu voudrais t' être un Monsieur... te rouler dans l'Elbeuf... Eh! mon Dieu!. . si l' bonheur est queuque part!... c'est peut-être, moins souvent, sous l'habit que sous la blouse!... ah! que tu tiens bien d' ton père... toi... qui aimait tant les fanfreluches... il est vrai qu'il était tambour-major!

BIGOT.

Vous n' m'en voulez pas, m'man?...

REINE, l'embrassant.

Eh! non, garnement... (En sortant par le fond.) Allons... viens vite...

BIGOT.

Voilà j' prends mes outils!

SCÈNE VII.

BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT, en ramassant des outils devant la boutique du marchand de vins.

(A lui-même.) Eh bien! oui, la! j'ai des rêves de dessous de pieds! pauvre mère... elle m' dit : N' touche pas à ça... c'est mauvais... parce qu'elle n' peut pas me le donner!...

PLANTEROSE*, qui a écouté la fin de la scène précédente, et s'est avancé vers Bigot.

Mon garçon... à quoi vous servirait d'être, c' que vous n' êtes pas?..

BIGOT.

Tiens!... à faire enrager ceux qui sont, c' que j' suis!

PLANTEROSE.

Voilà le monde! encore un qui songe aux autres avant de songer à lui!...

BIGOT, le regardant de la tête aux pieds.

Si vous n'avez jamais songé qu'à vous... dites donc... ça ne vous a guère profité!

PLANTEROSE.

Qu'en sais-tu?... parce que je n'ai pas l'air d'un millionnaire!... j'ai vécu... grandement.... largement... j' savais bien, qu' ça n' durerait pas... est-ce que la vie est éternelle!... vienne ma dernière heure... bonsoir... j' connais tout!... qu'une heureuse veine m'arrive... à cheval... je recommence... que le sort m'accorde une vieillesse... que je ne désire pas... j'ai des rentes... grand-livre, du carrefour... charité publique!... (Claudette paraît au fond.)

BIGOT.

Eh bien!... voilà de la franchise... elle excite la mienne... quand je vous donnerai, à vous... Pristi... comme le baromètre montera.

PLANTEROSE, haussant les épaules.

Est-ce que c'est à vous autres qu'on demande!...

* Planterose, Bigot.

SCÈNE VIII.

PLANTEROSE, BIGOT, JOUBERT, CLAUDETTE*.

PLANTEROSE, à Joubert qui arrive.

La charité s'il vous plaît?...

JOUBERT, s'arrêtant et le regardant en face.

Je ne donne pas à la paresse... travaille si tu veux vivre**.

PLANTEROSE, à part.

Des leçons à papa, combien le cachet?..

CLAUDETTE, à part.

Mazette... v' là un Monsieur qui n'est pas tendre!...

BIGOT, à Planterose.

Il ne vous paie pas... celui-là, faut l' citer devant le juge de paix...

PLANTEROSE, à lui-même.

J' suis tombé sur un philanthrope!... (Bigot et Claudette sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

JOUBERT, PLANTEROSE, VILLEBRUN***.

VILLEBRUN, en entrant.

L'office doit être terminé... (Voyant Joubert qu'il croise.) Eh! monsieur Joubert!... l'adjoint de notre arrondissement!...

JOUBERT.

Mille amitiés, cher Monsieur... je parierais, modèle des pères!.. que vous allez à Saint-Étienne-du-Mont, chercher Mademoiselle?

VILLEBRUN.

Précisément... c'est toujours demain, n'est-ce pas... que vous faites, avec Alida, cette quête à domicile... pour les pauvres?...

PLANTEROSE, se retournant et à part.

Voici une voix que je connais.

JOUBERT.

Certainement... je viendrai prendre mademoiselle Alida.

VILLEBRUN.

Grand merci. (Joubert sort.)

SCÈNE X.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, MADAME BERNIER, ANTOINETTE ****.

MADAME BERNIER, à Antoinette, en sortant de l'église.

Viens vite... sortons avant la foule... (En voyant Villebrun et à

* Joubert, Planterose, Bigot, Claudette.
** Planterose, Bigot, Joubert, Claudette.
*** Planterose, Joubert, Villebrun.
**** Planterose, Antoinette, mad. Bernier, Villebrun.

part.) Ah! monsieur Villebrun!... notre propriétaire. (Elle laisse tomber son livre de messe.)

VILLEBRUN, se trouvant en face de madame Bernier.

Ah! c'est vous, Madame?...

MADAME BERNIER, avec une sorte d'effroi.

Oui, Monsieur, oui.

VILLEBRUN.

Madame... demain, c'est la fin du mois, et...

MADAME BERNIER, vivement et bas.

C'est bien, Monsieur, je serai prête...

VILLEBRUN, saluant et entrant dans l'église.

J'y compte!...

PLANTEROSE, se trouvant devant Villebrun et à part.

Ah! Villebrun *!...

ANTOINETTE, à madame Bernier.

Mère... n'est-ce pas le propriétaire de la maison que nous habitons?

MADAME BERNIER.

Oui.

ANTOINETTE.

Et, que te disait-il?

MADAME BERNIER.

Mais... rien...

ANTOINETTE.

Comme tu es troublée... on dirait qu'il y a des larmes dans tes yeux.

MADAME BERNIER.

Quelle idée!... des larmes...: ah! par exemple... tu es folle, ma chère Antoinette... Mais viens donc!... viens donc. (Elles sortent.)

SCÈNE XI.

ROQUEFEUIL, PLANTEROSE, puis VILLEBRUN et ALIDA.

PLANTEROSE, à part.

Villebrun!... (Apercevant le livre de messe.) Tiens... un livre de messe, et pas d'adresse... au greffe... (Il le met dans sa poche.)

ROQUEFEUIL, à part, en entrant avec agitation **.

Que de pauvres diables, dans leur colère... ont dû, bien avant moi... dire sur les huissiers, de bonnes et savantes choses!... je ne leur souhaiterai donc rien de plus, ni... de moins!

ALIDA, accompagnée de Villebrun et sortant de l'église suivie d'un domestique en grande livrée.

Vous avez beau dire... c'est d'une impertinence... savoir que j'assisterais à l'office... et ne pas s'y trouver!...

* Planterose, Antoinette, mad. Bernier.
** Planterose, Joseph, Villebrun, Roquefeuil.

PLANTEROSE, à part, en voyant Villebrun.

Villebrun! que j'ai tant cherché!

VILLEBRUN.

Dans cette foule, M. le baron de Giverny n'aura peut-être pu te découvrir.

ALIDA *.

Mon Dieu .. ne cherchez pas à me tromper... il n'y était pas... si c'est ainsi qu'il se montre attentionné...

VILLEBRUN.

Mon enfant...

ROQUEFEUIL, saluant.

Mademoiselle Villebrun.

ALIDA, voyant Roquefeuil.

Monsieur de Roquefeuil!... le plus intrépide danseur de tous nos salons!...

PLANTEROSE, examinant Alida et Villebrun.

Ce doit être sa fille!... elle promettait jadis... elle a dû tenir!...

VILLEBRUN, à Roquefeuil.

Mais vous avez donc renoncé au monde?...

ROQUEFEUIL.

J'ai perdu mon père... M. le comte de Roquefeuil!...

ALIDA, à part, en regardant Roquefeuil.

Comte de Roquefeuil!

PLANTEROSE, à part.

Voyons donc... pourtant... on peut se tromper **! (Haut et s'avançant.) La charité, s'il vous plaît?...

ROQUEFEUIL, à part.

Il prend bien son temps... je n'ai pas un centime.

VILLEBRUN.

Au large, vagabond...

ALIDA, au laquais.

La voiture?... (Le laquais se détache pour faire avancer la voiture.)

PLANTEROSE, se mettant en face de Villebrun, et bas.

La charité, monsieur Villebrun?...

VILLEBRUN, à part et stupéfait.

Planterose!

PLANTEROSE, s'inclinant devant lui et lui tendant son chapeau.

La charité, mon bon Monsieur, s'il vous plaît. (Villebrun après avoir regardé Planterose, lui jette une pièce de cinq francs, Alida et Roquefeuil se retournent. Alida fait signe à son père, Villebrun s'éloigne non sans jeter un coup d'œil à Planterose qui ne le quitte pas des yeux ***.)

* Planterose, Joseph, Villebrun, Alida, Roquefeuil.
** Villebrun, Planterose, Joseph, Alida, Roquefeuil.
*** Planterose, Villebrun, Alida, Roquefeuil.

ACTE TROISIÈME.

Les pauvres en habit noir.

Un intérieur : mobilier modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, ANTOINETTE, BIGOT.

BIGOT, collant du papier au mur et chantonnant.

O bel ange, ma Lucie!... (s'arrêtant et toussant.) Mon baryton est égratigné!

ANDRÉ, en entrant *.

Comment Bigot... tu n'as pas encore fini?..

BIGOT.

V'là qu' ça s'avance m'sieu André... (Rechantant.) O bel ange, ma Lucie!.. (Il tousse.) Mon diamant devient du strass.

ANDRÉ, qui a regardé Antoinette assise et travaillant.

Sais-tu que tu brodes très-bien... toi...

ANTOINETTE, souriant.

Je le sais bien... tu t'en aperçois aujourd'hui! Oh! les frères!

ANDRÉ.

Tiens... qu'est-ce qui a donc acheté un journal ici **?..

BIGOT.

C'est à moi... c'est le journal de mon patron... J'lui pince quand il l'a lu... v'là comme je m'abonne!.. ça ne ruine pas!

ANDRÉ, lisant.

Mercredi dernier, une magnifique représentation a eu lieu au Grand-Opéra.

BIGOT.

Ah! oui... j'y ai été...

ANDRÉ, lisant.

Diantre! (Lisant.) Hier à l'Opéra-Comique...

BIGOT.

J'y étais...

ANTOINETTE.

Aussi!..

ANDRÉ, lisant.

Demain... à la Comédie-Française pour la rentrée si impatiemment attendue de mademoiselle...

BIGOT, vivement.

J'y serai.

ANDRÉ.

Ah çà! tu vois donc tout?

BIGOT.

Ah çà! vous ne voyez donc rien?

* Antoinette, André, Bigot.
** André, Antoinette, Bigot.

ANDRÉ.

Ma foi, mon cher garçon, je t'avouerai franchement que notre position honorable, sans doute, mais modeste, ne nous permet pas des plaisirs aussi coûteux... et j'ignore vraiment comment tu peux y suffire...

BIGOT.

Mon Dieu! je vais au poulailler... ce n'est pas plus mal composé qu'ailleurs... allez.

ANDRÉ.

Je le crois bien... Mais, avec ma mère et ma sœur...

BIGOT.

Ah! faut y être fait!... Des fois encore, j'achète une contre-marque... et les jours de première... j' me glisse au parterre... en amateur des arts!.. quand c'est bon, j'applaudis.

ANDRÉ.

Oui, mais quand c'est mauvais?

BIGOT.

Quand c'est mauvais, j'applaudis tout de même... faut jamais décourager personne...

ANDRÉ.

Mais, tu es un gaillard fort heureux, toi...

BIGOT.

Laissez-moi donc tranquille... j'aimerais bien mieux être à votre place... si vous ne vous amusez pas, c'est que vous ne le voulez pas... est-ce que je vous crois?..

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME BERNIER, puis REINE.

ANTOINETTE.

Ah! voici ma mère *.

ANDRÉ, à madame Bernier qui entre à droite.

Qu'as-tu donc?

MADAME BERNIER.

Moi, rien...

ANDRÉ, vivement.

Est-ce que tu souffres?..

MADAME BERNIER.

Nullement, mon ami, Reine n'est-pas rentrée?..

REINE, entrant du fond **.

Je rentre, Madame.

ANDRÉ, allant à Bigot.

Mais dépêche-toi donc, lambin.

MADAME BERNIER, bas à Reine.

Eh' bien?

REINE, lui glissant une lettre.

Voici.

* Antoinette, mad. Bernier, André, Bigot.
** Antoinette, Reine, mad. Bernier, Bigot.

MADAME BERNIER, lisant la lettre.

Un refus!.. des gens que j'ai cent fois obligés!...

REINE, bas à madame Bernier.

Et puis on vient de déposer, pour vous, en bas, dans la loge... (Le lui remettant.) ce papier timbré.

MADAME BERNIER, le prenant vivement.

Tais-toi...

ANTOINETTE, lui désignant le papier.

Qu'est-ce que c'est donc que cela? maman.

MADAME BERNIER, indifféremment.

Rien, un papier insignifiant... un prospectus...

ANTOINETTE.

Ah!.. avez-vous le temps de compter, Reine... il y a au moins trois jours que je n'ai inscrit votre dépense...

REINE.

Quand vous voudrez, Mam'zelle... mais, j'ai de l'argent à vous remettre...

MADAME BERNIER, étonnée.

Ah!

REINE.

Oh! pas grand'chose...

ANTOINETTE.

Il est vrai que je ne m'y connais pas... mais enfin j'entends tout le monde se plaindre... de ce que la nourriture devient hors de prix et, chaque jour, il me semble que nos dépenses diminuent...

MADAME BERNIER, pensive.

C'est vrai.

REINE.

Ah! dame!.. il faut savoir acheter...

BIGOT *.

Et marchander surtout... c'est pas pour vous vanter, maman, mais hier elle a manqué de s'empoigner aux crins avec la fruitière.

ANDRÉ, qui parcoure le journal en riant.

Vraiment!

REINE.

Y êtes-vous, Mam'zelle?

MADAME BERNIER.

Non... c'est moi qui compterai avec vous, Reine **...

ANTOINETTE.

Bon... je n'ai plus de coton à broder... (En sortant à gauche.) pourvu qu'il en reste encore dans ma boîte à ouvrage.

BIGOT.

Ah! voilà le papier à peu près raccordé (Montrant un tableau à

* Antoinette, Reine, Bigot, mad. Bernier, André.
** Antoinette, Reine, mad. Bernier, Bigot.

terre, au mur.) Faudra-t-il raccrocher le portrait de votre papa, m'sieu André ?..

ANDRÉ.

Oui, mais avant tu ne ferais pas mal de lui donner un coup de plumeau.

BIGOT.

Ne craignez rien... la propreté c'est mon défaut *...

REINE, à madame Bernier.

Tenez, Madame, v'là la note.

ANDRÉ, en sortant, emportant le journal de Bigot.

Ah! demande moi ton journal avant de t'en aller... je vais me faire une cigarette, moi.

MADAME BERNIER, qui regarde la note.

Deux pigeons, quinze sous !.. en vérité... c'est pour rien...

REINE.

Oh ! ils étaient gros comme des mauviettes...

BIGOT, qui sortait avec le tableau, s'arrêtant **.

Quinze sous !.. mais vous vous trompez, maman, c'est vingt-cinq sous que vous les avez payés...

MADAME BERNIER.

Comment?

REINE.

Tu ne sais pas ce que tu dis...

BIGOT.

Je l'ai bien entendu... j'étais à côté de vous, sur mon échelle... (Riant.) Ah ! bien, si c'est comme ça que vous faites danser l'anse du panier, vous ne placerez pas grand'chose à la caisse d'épargne. (Il sort emportant le tableau.)

SCÈNE III.

MADAME BERNIER, REINE ***.

REINE, avec embarras.

Je me suis trompée, Madame... voilà tout... ça fait dix sous que vous me redevez...

MADAME BERNIER.

Depuis combien de temps vous trompez-vous ainsi ?..

REINE.

Mais, Madame...

MADAME BERNIER.

Ne niez plus... j'ai tout deviné.

REINE.

Ah ! j'ai peut-être eu tort, Madame... mais... j'ai cru que j'en avais le droit.

MADAME BERNIER.

Le droit?..

* Reine, André, mad. Bernier, Bigot.
** Reine, Bigot, mad. Bernier.
*** Reine, mad. Bernier.

REINE.

Autrefois... dans les temps... quand j'étais si malheureuse... et mon garçon si malade... c'est-il pas vous qu'êtes venue à notre aide?.. qu'êtes cause que mon pauvre Bigot est encore de ce monde?

MADAME BERNIER.

Mais il y'a des années...

REINE.

Pour le cœur d'une mère, Madame, ça date de la veille...

MADAME BERNIER.

Ainsi... sur votre modique salaire?..

REINE.

Mais, laissez donc, Madame... je ne suis pas à plaindre... est-ce que je n'ai pas mes ménages... et Bigot a un bon état?..

MADAME BERNIER.

Assez...

REINE.

Croyez-bien...

MADAME BERNIER.

Vous êtes une bonne et digne femme... Lorsque tout m'accable!.. quand l'amitié des uns se glace... quand la mémoire des autres se perd, que chacun me refuse... (Froissant la lettre que Reine lui a précédemment remise.) On m'ajourne indéfiniment un service qui n'enlèverait pas une ressource à ses affaires, pas une heure à ses plaisirs, vous dans l'ombre... sans cesser un instant d'être moins humble... moins soumise, sans autre espoir pour votre dévouement, que celui de me le cacher toujours, vous preniez sur vos pauvres journées!.. Je n'en rougis pas... regardez-moi! Votre main, Reine... (La lui saisissant.) Votre main... vous êtes mon égale... c'est le cœur qui élève!

REINE, les larmes aux yeux.

Ah! Madame!.. Et vous me garderez, n'est-ce pas?.. Ici, j'ai mes petites habitudes...

MADAME BERNIER, vivement après avoir tourné la tête du côté de la porte du fond.

Taisez-vous!.. taisez-vous!..

SCÈNE IV.

MADAME BERNIER, REINE, ROQUEFEUIL, puis ANDRÉ, ANTOINETTE.

ROQUEFEUIL, entrant par la porte du fond *.

Eh! bonjour donc, chère madame Bernier!

MADAME BERNIER.

Fabien!..

REINE.

Monsieur de Roquefeuil!

* Reine, Roquefeuil, mad. Bernier.

ROQUEFEUIL, l'embrassant.

Lui-même... votre second fils...

MADAME BERNIER.

Vous voilà donc de retour?

ROQUEFEUIL.

André ne vous a donc pas dit que nous nous sommes rencontrés hier?..

MADAME BERNIER.

Aucunement...

REINE, criant.

M'sieu André... mam'zelle Antoinette *...

ROQUEFEUIL, à part.

Diable !.. Est-ce qu'on a déjà déjeuné... en jetant l'œil sur la cuisine... les fourneaux... m'ont paru... tristes !...

ANDRÉ, entrant.

Fabien !...

ANTOINETTE, de même.

Monsieur de Roquefeuil ** !

ROQUEFEUIL.

Moi-même... ma petite sœur...

ANDRÉ.

Tu sais, ma mère, il déjeune avec nous...

MADAME BERNIER.

Ah !...

ROQUEFEUIL.

Sans façons... ce qu'il y aura... (A part.) Je disais aussi... à neuf heures et demie...

ANTOINETTE, à part, regardant Roquefeuil avec tendresse.

Je savais bien, moi, qu'il reviendrait.

ANDRÉ.

Allons, Reine... signalez-vous ***...

MADAME BERNIER.

André !...

REINE.

Soyez tranquille, m'sieu André... j' vas vous soigner ça...

MADAME BERNIER.

Reine?...

REINE.

Ne vous occupez donc de rien, Madame, je veux qu'ils déjeunent bien, moi, ces enfants.

ROQUEFEUIL.

Et vite... maman Bigot, j'ai un appétit (A part.) de quinze heures.

REINE.

Au galop... gourmand... on vous connaît... (Elle sort. André la suit en la poussant gaiement.)

* Roquefeuil, mad. Bernier, Reine.
** Roquefeuil, Antoinette, Reine, mad. Bernier, André.
*** Roquefeuil, Antoinette, André, Reine, mad. Bernier.

MADAME BERNIER, à part, prenant son châle et mettant son chapeau.

Oh! cette existence-là est impossible! encore une démarche, quoi qu'il m'en coûte, il le faut, je la ferai.

ANTOINETTE.

Où vas-tu donc, mère?...

ROQUEFEUIL.

Vous sortez?

MADAME BERNIER.

Oui, dans un instant, je reviens... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE V.

ROQUEFEUIL, ANTOINETTE, puis ANDRÉ.

ROQUEFEUIL, après un moment d'hésitation, s'approche d'Antoinette.

Chère Antoinette *...

ANTOINETTE, embarassée, lui montrant sa broderie.

Comment trouvez-vous cette fleur, Fabien? (André entre.)

ROQUEFEUIL **.

Charmante.

ANDRÉ riant.

Antoinette, tiens-toi pour avertie!... ne parle plus à Fabien qu'avec respect, maintenant... tu sais que c'est monsieur le comte de Roquefeuil... Ça me flatte, moi... de recevoir chez nous... à notre table... un gentilhomme... un capitaliste...

ROQUEFEUIL ***.

Mon bon ami, si tu veux mettre le comble à ton hospitalité, ne me parle jamais de mes propriétés... ni de mes capitaux... ça m'agace...

ANDRÉ.

Par exemple!... voilà une originalité.

ROQUEFEUIL.

Est-ce que tu me crois assez stupide pour tirer vanité de moellons... ou de pâturages?... Il faut laisser cela aux parvenus!

ANTOINETTE.

Bien pensé!...

ROQUEFEUIL.

Le premier capital, c'est celui du cœur... et de ce côté-là... je ne crains personne.

ANDRÉ.

Oh!... oh!... quelques bonnes petites rentes ne gâtent rien...

ROQUEFEUIL.

Certainement... mais ça peut influencer... égarer les idées; je te prie de penser que ce n'est pas cela qui m'inquiète... je connais mon caractère!... eh! mon Dieu! dans la vie... riches ou pauvres... il y a du bonheur pour tout le monde!...

* Antoinette, Roquefeuil.
** André, Antoinette, Roquefeuil.
*** Antoinette, Roquefeuil, André.

ANDRÉ.

Ce sont les rentiers qui répandent ce bruit-là !... crois bien, au moins, que je ne suis pas jaloux de ta position.

ROQUEFEUIL.

Tu aurais tort...

ANDRÉ.

En fait d'argent, mon cher... je suis au moins aussi indifférent que toi... je n'ai même jamais demandé à ma mère ce que nous avions... que m'importe plus ou moins de médiocrité... et cependant, il m'est quelquefois arrivé de désirer la richesse... pour toi, ma sœur...

ANTOINETTE*.

Et moi pour toi, mon frère.

ANDRÉ.

Bast !... nous avons le nécessaire... le travail me donnera le superflu... et quant à elle, ses bonnes qualités lui feront trouver un mari... n'est-ce pas, Roquefeuil ? .. tu n'as pas besoin de rougir pour ça, Antoinette...

ANTOINETTE.

Mais de quoi te mêles-tu... qu'est-ce qui te parle?

ANDRÉ.

La... la !.. ne nous fâchons pas... tu ne rougis pas... au contraire...

ANTOINETTE, troublée.

Dieu, que tu es impatientant !... quelle engeance que les frères !

ROQUEFEUIL, à André.

Ne la taquine donc pas.

ANTOINETTE, en sortant à gauche.

A tout à l'heure, monsieur Fabien.

ROQUEFEUIL, à André.

A bientôt, Antoinette.

ANDRÉ, le regardant sortir.

C'est qu'elle est charmante, mademoiselle ma sœur !...

ROQUEFEUIL***.

J'en suis plus convaincu que toi !... Ta sœur, vois-tu, ta sœur...

ANDRÉ.

Eh bien?

ROQUEFEUIL.

Je me comprends.

ANDRÉ, riant.

Et moi aussi !...

ROQUEFEUIL, à part.

O argent maudit, ennemi de l'amour ! si je n'avais rien encore !... mais j'ai trop ! j'ai des dettes. Ce matin encore, cette signification... quel déluge de papier timbré... je suis trempé !

* Roquefeuil, Antoinette, André.
** André, Roquefeuil.

(Haut.) Dis donc, puis-je me livrer, dans ta chambre, à quelques pattes de mouche*?

ANDRÉ.

Parbleu! tu es ici chez toi.

ROQUEFEUIL, en sortant à droite, et à part.

Allons! de l'éloquence... du cœur... des larmes... inspire-moi, ô Apollon... c'est pour mon huissier.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, VILLEBRUN**.

VILLEBRUN, entrant par le fond, et à part.

C'est bien ici?

ANDRÉ.

Que désirez-vous, Monsieur?

VILLEBRUN.

Parler à la locataire de cet appartement.

ANDRÉ.

Ma mère est absente... veuillez l'attendre.

VILLEBRUN.

Impossible... mais je peux à vous, son fils, dire le motif de ma visite. Monsieur, cet immeuble m'appartient... vous l'habitez à ce qu'il paraît depuis quelques années... je fais gérer mes propriétés... et ne m'occupe pas de ces détails... pourtant, j'ai dérogé à mes habitudes en intervenant dernièrement entre mon homme d'affaires et madame votre mère.

ANDRÉ.

Ah!... après, Monsieur?

VILLEBRUN.

J'ai empêché des extrémités fâcheuses... comptant sur sa bonne foi... son bon vouloir... et malheureusement, jusqu'ici, cela a été en pure perte.

ANDRÉ.

Mais je ne vous comprends pas, Monsieur!

VILLEBRUN.

Madame votre mère n'a tenu aucune de ses promesses.

ANDRÉ.

Comment...

VILLEBRUN.

Hier encore, elle m'a positivement promis... je viens... et elle est justement sortie... je veux bien le croire... mais, vraiment, c'est jouer de malheur!.. Quelle que soit mon obligeance, Monsieur, elle a des bornes, et je vous préviens qu'en sortant d'ici... je vais donner l'ordre de continuer les poursuites...

ANDRÉ.

Quelles poursuites?.. mais ma mère vous doit donc quelque chose?

* Roquefeuil, André.
** Villebrun, André.

VILLEBRUN.

Eh! Monsieur, plus d'une année de loyer...

ANDRÉ.

Oh! mon Dieu!...

VILLEBRUN.

Comment, vous ignoriez cela?... vous êtes pourtant en âge, Monsieur, de vous occuper de vos affaires.

ANDRÉ.

Oh! mais c'est impossible!...

VILLEBRUN.

Je le voudrais, Monsieur, pour vous... comme pour moi... Dites à votre mère, que je lui accorde jusqu'à ce soir... qu'elle donne un à-compte... et qu'elle prenne des époques sérieuses pour le reste... enfin, qu'elle fasse preuve de bonne volonté... ou sans cela... elle sera poursuivie...

ANDRÉ.

Monsieur!...

VILLEBRUN.

Oh! voilà mon dernier mot... je n'ai pas envie de perdre... vous concevez... Ah! l'insupportable chose que d'être propriétaire. (Il sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, seul.

Ma mère, des dettes... des poursuites... et je l'ignorais!... Cela est donc... Eh! oui... cela doit être... pourquoi serait venu cet homme! oh! je veux savoir maintenant!... (Courant à un secrétaire, l'ouvrant et prenant des papiers.) Ces papiers... quels sont-ils?... des commandements, des sommations... une saisie!... (Fouillant dans un autre tiroir.) Et rien... plus rien... ni argent... ni bijoux... ah! des reconnaissances du Mont-de-Piété... (Avec désespoir.) La ruine!... la ruine!... ô ma mère... ma pauvre mère.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT, entrant du fond avec Planterose *.

Mais certainement, que Claudette a raison, et que j' crois bien aussi qu' c'est à la maman... ou à la demoiselle.

ANDRÉ **.

Quoi encore?...

BIGOT.

M'sieu André, c'est... (Désignant Planterose.) Ce pauvre diable qui vient demander...

* Bigot, André.
** Bigot, Planterose, André.

ANDRÉ.

Parlez... (Bigot sort par le fond.)

PLANTEROSE *.

Mon Dieu! Monsieur, voilà ce que c'est... hier, à la porte de l'église Saint-Étienne-du-Mont... où je demande un peu à ceux qui ont beaucoup, j'ai trouvé ce livre de messe... on m'a dit, que c'était peut-être à des dames... qui habitent cette maison... et je viens savoir si c'est vrai...

BIGOT, rentrant avec le tableau **.

Maintenant, te v'là propre comme un sou... j' vas te raccrocher, mon bonhomme. (Il monte sur une chaise et accroche le tableau.)

ANDRÉ, qui a pris et examine le livre.

Oui, ce livre appartient à ma mère.

PLANTEROSE.

Tant mieux... on tient à ces choses-là...

ANDRÉ.

C'est son livre de mariage.

PLANTEROSE, tendant la main.

Vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas, Monsieur?...

ANDRÉ, à part, après s'être fouillé.

Ah!... rien... rien... hier, après ce déjeuner... j'ai joué et j'ai perdu.

BIGOT ***.

Est-ce bien comme ça, m'sieu André?... est-il droit, le tableau?...

PLANTEROSE, qui a jeté machinalement les yeux sur le portrait, reculant avec stupeur.

Ah!... mon Dieu!... (Avec agitation.) Monsieur! Monsieur!... quel est ce portrait?...

ANDRÉ, avec surprise.

C'est... celui de mon père...

PLANTEROSE, à part.

Son père. (Haut.) Vous êtes...

ANDRÉ ****.

André Bernier.

PLANTEROSE, à part.

Bernier... oui c'est bien ce nom-là!... et ce jeune homme a les traits, le regard de l'autre...

ANDRÉ.

Auriez-vous connu mon père?

PLANTEROSE.

Non... non... au premier abord... on croit... comme ça...

BIGOT.

Eh bien! alors, vieux radoteur, on ne pousse pas des hélas!... à faire tressaillir les gens! (A lui-même.) Il m'a flanqué un sou-

* Planterose, André.
** Planterose, André, Bigot.
*** Planterose, Bigot, André.
**** Bigot, Planterose, André.

bresaut!... (Haut.) Qu'est-ce que vous attendez encore?... Ah! qu'on vous donne...

ANDRÉ, embarrassé.

Mon Dieu... pour ce livre de messe... je...

PLANTEROSE, vivement.

Je ne veux rien...

ANDRÉ.

Comment?

PLANTEROSE.

Rien... rien...

BIGOT, riant.

Diable!... sur quel chiffon de cinq avez-vous donc marché?

PLANTEROSE, à part, en sortant par le fond.

Son fils!... c'est son fils!... (Bigot le suit.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ; puis MADAME BERNIER.

ANDRÉ.

C'est étrange!... à la vue de ce portrait... il a tressailli... oui, je l'ai vu pâlir... pourquoi?... et il dit n'avoir pas connu mon père.

MADAME BERNIER, entrant par la porte du fond et jetant avec désespoir son châle et son chapeau *.

Refusée... toujours... mon dernier espoir!... et quand cet homme viendra...

ANDRÉ, redescendant la scène et se montrant à madame Bernier.

Il est venu, ma mère!

MADAME BERNIER.

André!

ANDRÉ.

Qu'avons-nous d'argent à la maison, ma mère?

MADAME BERNIER, regardant le secrétaire qui est resté ouvert.

Ah!... tu sais tout... eh bien! oui... nos dernières ressources sont épuisées!...

ANDRÉ.

Et vous n'avez jamais dit à vos enfants!...

MADAME BERNIER.

J'ai gardé tous les chagrins, afin de vous les épargner!...

ANDRÉ.

Mais votre fils était un homme!

MADAME BERNIER.

Quel courage égale donc celui d'une mère!.... cette lutte... de chaque jour, t'aurait détourné de ton travail... l'inquiétude... cela tue!... A ton âge l'insouciance et la gaieté sont les premières conditions de la vie... Aux besoins du présent, tu aurais voulu sacrifier ton avenir!... jamais! tu as marché... calme, tranquille... heureux... tu touches au but... qu'importe si j'ai souffert!...

* André, mad. Bernier.

ANDRÉ.

Et vous espériez me cacher cette horrible existence?...

MADAME BERNIER.

Je ne l'espérais ni ne le voulais, mon fils... Je croyais pouvoir arriver jusqu'au moment où je t'aurais dit : André, pour te faire ce que tu es, j'ai tout sacrifié, nourris ta mère, c'est à ton tour!

ANDRÉ.

Mais... Antoinette, ma sœur, vous lui avez laissé ignorer?

MADAME BERNIER.

Comme à toi, mon enfant...

ANDRÉ, l'embrassant.

Ah! ma mère... pourrai-je jamais payer toutes vos souffrances!... et ne valait-il pas mieux faire un artisan de votre fils!...

MADAME BERNIER.

Toi... mon André... mon enfant chéri... la joie, l'orgueil de ton pauvre père... cette fortune qu'il poursuivait sans cesse dans de périlleux voyages... c'était pour toi... pour ta sœur... pour vous rendre à tous deux l'existence plus douce, et plus facile! La mort le frappa, loin de nous, sans qu'il ait pu accomplir sa tâche... Restait la mienne! votre éducation... je la terminai brillante... victorieuse... coûte que coûte... c'est la clé de tout!... Bijoux, parures, vestiges inutiles de notre ancienne splendeur... disparaissez... c'est pour mes enfants!... On revoit souvent dans le sommeil, André, les chers êtres que l'on a perdus... Que ton père vienne... je suis prête... j'ai bien agi!

ANDRÉ.

Vous avez écouté votre cœur... et fait taire votre raison... moi aussi, peut-être, j'eusse pensé de même!... merci, ma mère, merci... Mais Dieu fasse que je ne regrette sous le vêtement du surnuméraire la blouse de l'ouvrier.

SCÈNE X.

ANDRÉ, MADAME BERNIER, ROQUEFEUIL, ANTOINETTE.

ROQUEFEUIL, entrant en mettant une lettre dans sa poche, et à part *.

Pars, messager du pauvre, à l'huissier!... à la rescousse!... et vise au cœur!... j'ai une faim!... comme on déjeune tard ici!... (Haut.) Qu'as-tu donc André?...

ANDRÉ.

Moi... rien...

ROQUEFEUIL.

Tu as une figure... c'est peut-être l'estomac... Diable!... il ne faut pas badiner avec ça... je suis sûr qu'il est plus de midi...

* Roquefeuil, André, mad. Bernier.

ANTOINETTE *, entrant.

Le quart vient de sonner à Saint-Étienne-du-Mont.

ROQUEFEUIL, cherchant vainement sa montre.

Voyez-vous... je vais me mettre à l'heure... (A part, changeant de maintien.) Qu'est-ce qu'il me prend donc?... je m'occupe des absents!... (Haut.) Ah! petite sœur, je vais vous gronder... de la toilette... pour un ami!...

ANTOINETTE, gaiement.

Il ne faut pas effrayer personne, Monsieur : me trouves-tu bien, mère ?

MADAME BERNIER, l'embrassant.

Chère fille!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BIGOT, puis REINE, puis ALIDA et JOUBERT.

BIGOT, entrant par le fond.

Dites donc, m'sieu André, c'est **...

ROCQUEFEUIL, vivement.

Le déjeuner?...

BIGOT.

C'est une quête pour les pauvres...

ANDRÉ.

Pour les pauvres!...

ROQUEFEUIL.

Pour les pauvres!

BIGOT.

Un Monsieur et une Dame qui sont là...

ANTOINETTE.

Eh bien! faites entrer, Bigot...

REINE, entrant par la gauche.

Dans une petite minute... ça va être servi...

BIGOT, à la cantonade.

Si vous voulez passer par ici...

ROQUEFEUIL, à la vue d'Alida accompagnée de Joubert et à part.

Mademoiselle Villebrun ***!...

JOUBERT.

Mesdames, Messieurs, bien des familles, dans ce malheureux quartier, manquent du nécessaire... nous venons, Mademoiselle et moi... demander à chacun un peu de son superflu, en faveur des pauvres de notre arrondissement.

REINE, à part.

Une quête... chez eux...

ALIDA, voyant Roquefeuil.

Eh! monsieur de Roquefeuil!

. Roquefeuil, Antoinette, André, mad. Bernier.

.. Roquefeuil, Bigot, André, Antoinette, mad. Bernier.

... André, Reine, Roquefeuil, Alida, Joubert, Antoinette, mad. Bernier, Bigot.

ANTOINETTE, à part.

Ils se connaissent * !...

ROQUEFEUIL.

Mademoiselle... comment donc... enchanté.

ALIDA, lui tendant la bourse de quêteuse.

Aujourd'hui pas de phrases... mais des actions...

ROQUEFEUIL, fouillant dans ses poches.

Certainement... c'est ce que... Bon... j'ai perdu ma bourse!.. heureusement qu'il n'y avait dedans qu'une quinzaine de louis...

ALIDA, tirant une pièce d'or d'un porte-monnaie.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'accepter pour créancière...

ROQUEFEUIL, s'inclinant.

Ah! Mademoiselle... mettez-en deux... (A part.) Qu'est-ce que ça me fait!...

BIGOT.

Tiens, je vais donner dix sous**...

ALIDA, en riant met une deuxième pièce d'or dans la bourse qu'elle présente ensuite à madame Bernier, à Antoinette.

Madame... Mademoiselle...

BIGOT.

Elle ne me demande rien... ah! c'est à cause de ma blouse.

MADAME BERNIER, à part.

Ah! que de honte!...

ANTOINETTE.

Donne donc, maman...

ANDRÉ, à part, avec désespoir.

Et rien, rien! mon Dieu!...

ALIDA, lui tendant de nouveau la bourse.

Eh bien?

REINE, bas à André et lui passant une pièce de cinq francs.

M'sieu André... mettez-donc ça pour moi... hein, j'ose pas...

ANDRÉ, prenant la pièce et bas à Reine.

Ah! merci pour ma mère!

ALIDA, avec hauteur, et retirant sa bourse.

Serions-nous importuns?

ANDRÉ, s'avançant, laissant tomber dans la bourse la pièce de cinq francs et avec amertume:

Non... à ceux qui ont le superflu à donner aux autres***. Voici pour les pauvres. (Alida et Joubert saluent, et se disposent à se

* Reine, André, Roquefeuil, Alida, Joubert, mad. Bernier, Antoinette, Bernier.

** Reine, André, Roquefeuil, Joubert, Bigot, mad. Bernier, Antoinette.

*** Reine, Bigot, Roquefeuil, Joubert, André, Alida, mad. Bernier, Antoinette.

retirer. — André remercie du regard Reine, ensuite regarde sa mère. Madame Bernier toute émue semble exprimer à Reine toute sa reconnaissance.)

ACTE QUATRIÈME.

Les mauvais riches.

Le salon de Villebrun.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIDA, puis JOSEPH.

ALIDA, sortant de sa chambre, tient une lettre à la main.

Oh! c'est indigne... c'est infâme... (Elle sonne violemment.) Mais personne ne viendra donc?.. (A Joseph qui entre *.) Que faisiez-vous?.. où étiez-vous?.. vous n'entendez donc rien?..

JOSEPH.

Mais, Mademoiselle...

ALIDA.

Taisez-vous... et allez dire à mon père... que je l'attends... ici... qu'il faut que je lui parle... sur-le-champ... (Joseph s'incline et sort. — Très-agitée.) Un pareil affront... une semblable insulte... à moi... quelle en est la cause... qui a pu motiver?..

JOSEPH, entrant.

Monsieur est très-occupé... et m'a chargé de dire à Mademoiselle... que plus tard...

ALIDA.

Plus tard?.. mais c'est à l'instant... tout de suite!.. Retournez près de monsieur Villebrun... et dites-lui...

JOSEPH.

Pourtant... Mademoiselle...

ALIDA.

Obéissez... ou je vous chasse...

SCÈNE II.

LES MÊMES, VILLEBRUN **.

VILLEBRUN, entrant.

Ah çà! qu'y a-t-il?... Voyons, me voilà... que veux-tu?

ALIDA.

Ah! c'est vous, enfin... (A Joseph.) Eh bien!... qu'attendez-vous là?.. Sortez... mais sortez donc... (Joseph sort.)

VILLEBRUN ***.

Oh! oh!... tu es mal disposée ce matin!

* Alida, Joseph.
** Villebrun, Joseph, Alida.
*** Villebrun, Alipa.

ALIDA.

C'est possible!

VILLEBRUN.

Allons, viens m'embrasser. (Il va à elle.)

ALIDA, l'arrêtant d'un geste.

Mon père... je suis jeune, je suis riche... très-riche... bien des hommes, pensez-vous et ne cessez-vous de me le répéter, seraient heureux d'être distingués par moi... C'est toujours votre opinion, n'est-ce pas?

VILLEBRUN.

Sans doute... Mais, à quel propos me dis-tu tout ceci?

ALIDA, lui remettant une lettre.

Tenez... lisez, mon père...

VILLEBRUN, regardant la lettre.

Mais cette lettre, c'est à moi qu'elle est adressée?

ALIDA.

Eh bien! je l'ai ouverte... voilà tout, mais lisez donc!

VILLEBRUN, lisant.

Du baron de Giverny! des excuses!.. il refuse notre alliance?

ALIDA.

Oui, refusée... moi... votre fille, et, c'est la troisième fois, que pareille insulte m'est faite... c'est la troisième fois, qu'un mariage convenu... arrêté... manque au moment d'être conclu... Si vous n'étiez pas millionnaire... je comprendrais... si ma réputation n'était pas intacte... je comprendrais encore... mais je vous avoue qu'il m'est impossible de m'expliquer cette singulière fatalité.

VILLEBRUN.

En effet, c'est étrange... mais... je saurai...

ALIDA, vivement, avec un sourire ironique.

Oh! ne cherchez pas!.. je crois... que... je devine.

VILLEBRUN, inquiet.

Quoi donc?

ALIDA, soulignant ses mots.

Que... peut-être... pour certaines personnes ombrageuses, la fortune ne suffit pas, la réputation de la fille ne suffit pas... et qu'il faut aussi...

VILLEBRUN.

Il faut?..

ALIDA.

Il faut. . (Se rapprochant de son père tout en l'observant.) Mon père, quels moyens avez-vous donc employés pour faire fortune?... Qu'est-ce que c'est que cela... que de faire la banque.... est-ce que c'est l'usure?...

VILLEBRUN, tout bas, avec effroi.

Tais-toi!

ALIDA.

Si cela continue, je ne me marierai jamais... que vous importe après tout?...

VILLEBRUN.

Ingrate enfant, qui oublie jusqu'à mon amour.

ALIDA, d'un ton dur.

Eh! il fallait m'aimer de façon à me rendre heureuse *!

VILLEBRUN.

Ah! si jamais tu as des enfants .. (S'arrêtant, avec douleur.) Je t'aime trop encore... pour te souhaiter qu'ils te parlent ainsi...

ALIDA, s'asseyant.

Et moi, qui ce matin ai envoyé chercher une ouvrière pour broder sur mes mouchoirs une couronne de baronne... je prenais bien mon temps!...

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le comte de Roquefeuil **!

ALIDA, à part.

Ah!..

VILLEBRUN.

Eh! plus tard... ce soir... demain; dites que je suis en affaires...

ALIDA.

Faites entrer!

VILLEBRUN, avec colère.

Alida ***!... (Fasciné par le regard de sa fille, et l'embrassant sur le front.) Enfant gâtée!... (Brusquement au domestique qui sort vivement.) Mais, faites donc entrer, imbécile, puisque Mademoiselle vous l'a dit...

SCÈNE III.

VILLEBRUN, ALIDA, ROQUEFEUIL ****.

ROQUEFEUIL, entrant et saluant.

Mademoiselle... Monsieur... (A Alida, en lui présentant deux pièces d'or.) Veuillez, Mademoiselle, me rayer du grand livre de la dette... et m'inscrire sur celui de la reconnaissance.

ALIDA.

Votre nom y sera le premier, Monsieur...

VILLEBRUN.

Qu'est-ce donc?

ALIDA.

Rien... (A Roquefeuil.) Mais qui vous pressait ainsi!.. il y a deux jours à peine...

ROQUEFEUIL, à part.

Si je n'avais pas rencontré un ancien camarade qui me devait cent francs!... (Haut.) La rapidité de ma visite... avait deux causes... vous étiez la première, Mademoiselle.

* Alida, Villebrun.
** Alida, Joseph, Villebrun.
*** Alida, Villebrun, Joseph.
**** Alida, Roquefeuil, Villebrun.

ALIDA.

Et la seconde, c'est...

ROQUEFEUIL.

Monsieur votre père...

VILLEBRUN.

Moi?..

ALIDA.

Très-bien!.. je vous laisse tous deux.

ROQUEFEUIL.

Du tout... vous n'êtes pas de trop... ce que j'ai à dire à monsieur Villebrun, ce n'est pas positivement un secret... toute la Bretagne le sait déjà, et Paris doit s'en douter.

VILLEBRUN.

Expliquez-vous, Monsieur*?

ROQUEFEUIL.

En trois mots!.. je suis ruiné.

ALIDA.

Ruiné!.. (Jetant un regard sur la lettre qu'elle a reprise à Vilebrun. Ah!

ROQUEFEUIL.

Mon père, excellent homme du reste, a grévé ses propriétés (évaluées à près de cinq cent mille francs), de plus de la moitié de cette somme, si sous quinze jours, je ne rembourse pas l'hypothèque déjà échue... le vieux château des Roquefeuil, les prés... les bois... les pâturages... tout sera vendu maladroitement, misérablement, et qui sait si la vente couvrira la dette et les frais... Si le hasard, au contraire, me faisait trouver des capitaux pour ce fatal remboursement... j'attends ma belle... je vends à mon aise... dans de meilleures conditions... avec les deux tiers des propriétés au plus je me liquide et je sauve le reste. (Alidá s'assied sur le canapé.)

VILLEBRUN.

Oui, c'est assez savamment calculé, et je suis certain que vous trouverez très-facilement les fonds qui vous sont nécessaires!.. Pourquoi diable n'êtes-vous pas venu quinze jours plus tôt... j'avais votre affaire... j'aurais été si enchanté de vous être agréable... Ah! je vous en veux d'avoir tant tardé, cela me contrarie à un point... mais dans ce moment-ci... vraiment. cela m'est impossible!..

ROQUEFEUIL.

La phrase ordinaire!.. je l'attendais!.. (Haut.) Je regrette, Monsieur, de n'avoir pu deviner l'instant, où vous m'eussiez été favorable!... Veuillez m'excuser de vous avoir fait perdre un temps précieux... et acceptez mes remerciements, pour vos bonnes intentions à mon égard.

VILLEBRUN.

Mon Dieu... soyez bien persuadé **...

* Roquefeuil, Villebrun, Alidá.
** Villebrun, Roquefeuil, Alida.

ROQUEFEUIL.

Je le suis... Monsieur... (Saluant.) Mademoiselle... (à part, en sortant.) O coupe amère de l'humiliation !... une gorgée de plus !....

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, puis UN DOMESTIQUE, puis PLANTEROSE, puis ANTOINETTE.

VILLEBRUN*.

Lui venir en aide... moi... et pourquoi... qu'il s'adresse à ses pareils !...

ALIDA.

Mon père... venez donc...

VILLEBRUN, s'avançant.

Que veux-tu ?...

ALIDA, lui présentant une plume.

Tenez, prenez cette plume !

VILLEBRUN.

Pourquoi ?

ALIDA.

Pour écrire à monsieur de Roquefeuil...

VILLEBRUN, surpris.

Lui écrire?

ALIDA.

Oui... que vous lui prêtez sans intérêts la somme dont il a besoin.

VILLEBRUN, souriant.

Ah, par exemple, je n'écrirai jamais cela.

ALIDA.

Vous vous trompez... vous allez l'écrire tout de suite...

VILLEBRUN.

Mais c'est de la folie... tu veux donc?...

ALIDA.

Je veux un gentilhomme pour mari .. vous n'avez pas pu me le donner... je le trouve...

VILLEBRUN, la regardant avec admiration.

Ambitieuse!

ALIDA**.

Écrivez donc vite... (Elle se penche sur son épaule et suit des yeux le lignes qu'il trace; quand il a fini, elle sonne.—Au domestique qui paraît, lu donnant la lettre.) Cette lettre à l'instant... à son adresse.

VILLEBRUN, à Alida.

Es-tu contente ?...

JOSEPH, en sortant, se heurte à Planterose qui ouvre la porte.

Mais je vous ai déjà dit que Monsieur n'était pas visible...

* Villebrun, Alida.
** Alida, Villebrun.

PLANTEROSE *, l'écartant de la main.

Vous ne saviez pas ce que vous disiez... puisque je le vois!

VILLEBRUN.

Planterose!... (Au domestique.) Sortez...

PLANTEROSE.

Sortez, Labranche. (Le domestique sort par le fond.)

VILLEBRUN, à part.

Lui... ici **?...

PLANTEROSE.

Je vous demande bien pardon de ne pas être venu plus tôt... j' savais pas votre adresse... mais quand on cherche... on trouve... et me v'là!

ALIDA.

Quel est donc cet homme, mon père?...

PLANTEROSE.

Eh! voici une belle demoiselle... qui ne se souvient pas que je l'ai fait sauter sur mes genoux... il y a une quinzaine d'années... à Bordeaux, j'étais le meilleur employé de m'sieu votre père... (A Villebrun.) N'est-ce pas?... les uns poussent, les autres... voilà la vie!...

ALIDA, le toisant, et brusquement. — Elle prend son porte-monnaie.

Que voulez-vous?... des secours, sans doute...

PLANTEROSE, à part.

Le physique change... le naturel... jamais! (Haut.) Holà, mademoiselle Villebrun... je n'ai pas encore tendu la main... je viens pour rendre un service... et non pas en demander un... dans les affaires .. il y a des choses qui s'oublient... (à Villebrun.) Et je viens vous rafraîchir la mémoire.

VILLEBRUN, faisant un pas.

Plus tard.

PLANTEROSE.

Ah! c'est juste.

ALIDA.

Parlez... je connais toutes les affaires de mon père...

PLANTEROSE.

Toutes... je ne crois pas...

JOSEPH, précédant Antoinette.

Veuillez me suivre, Mademoiselle... je vais vous conduire.

ALIDA ***.

Qui encore?

JOSEPH.

La lingère que Mademoiselle a fait demander.

ANTOINETTE, à part, reconnaissant Alida.

Mon Dieu, moi chez cette jeune dame... Courage!... il faut vivre... (Joseph sort.)

* Alida, Joseph, Planterose, Villebrun.
** Alida, Planterose, Villebrun.
*** Villebrun, Alida, Joseph, Antoinette, Planterose.

ALIDA, l'examinant.

Je connais cette figure-là!... (La lorgnant.) Où donc ai-je vu cette figure-là?... Vous êtes une des brodeuses de Marius Vidal?...

ANTOINETTE.

Depuis hier seulement.

PLANTEROSE, à part, reconnaissant Antoinette.

Ma petite pratique. Cette jeune fille... qui vient...

ALIDA.

Vous avez du talent?...

ANTOINETTE.

J'ai besoin de travailler, Mademoiselle...

PLANTEROSE, à part, avec émotion.

Ah! je n'accepterai plus!...

ALIDA.

Bien. Je vous essaierai.

ANTOINETTE.

C'est, m'a-t-on dit, pour broder sur des mouchoirs, une couronne de baronne.

ALIDA, regardant orgueilleusement Villebrun, puis sortant à gauche suivie d'Antoinette.

Non... une couronne de comtesse! Venez, Mademoiselle, venez.

SCÈNE V.

PLANTEROSE, VILLEBRUN*.

VILLEBRUN, à part, en observant Planterose.

Que veut-il?... et que peut-il?...

PLANTEROSE, presqu'à lui-même.

Pauvre enfant!... je la croyais heureuse... et pourtant chaque dimanche elle m'apporte son aumône... Soyez bénie... lui ai-je dit la première fois... il y a donc des charités qui portent malheur.

VILLEBRUN.

Vous... vous... si bas!

PLANTEROSE, revenant à lui.

Que voulez-vous!... les passions!... on n'est pas parfait!... J'en ai eu pour six mois de votre argent!... j'ai été aux eaux, quoi!... j'ai pincé du tapis vert!... et de gêne en misère... je traîne la guenille...

VILLEBRUN.

On se relève par le travail!...

PLANTEROSE.

Vous m'amusez beaucoup... vous... j'ai essayé... allez!... j'ai cherché une place de caissier!... on m'a demandé un cautionnement!... merci... pour compromettre mes capitaux... si j'en

* Villebrun, Planterose.

avais en... si je vous avais rencontré plus tôt encore... j'ai bien remué ciel et terre!... où diable vous cachiez-vous? Heureusement, qu'il n'y a pas de temps de perdu!.. Ah çà! j'espère que vous vous êtes toujours bien porté?...

VILLEBRUN.

Au fait, que me voulez-vous?

PLANTEROSE.

Ah! vous ne vous en doutez pas?...

VILLEBRUN.

Je n'en ai aucune idée!

PLANTEROSE.

Ah! que c'est bizarre... vraiment... Là!.. voyons... alors je vais vous mettre sur la voie... Ce dont je veux vous parler... ce n'est pas de votre faillite... qui s'est bien arrangée, du reste, à ce que j'ai appris... vous avez obtenu votre concordat... vous avez racheté vos créances en-dessous main... vous vous êtes fait réhabilité... et vous avez recommencé les affaires à Paris... bien travaille!... une chair à Brest!... un diplôme à Toulon!...

VILLEBRUN, avec fureur.

Assez!... assez!...

PLANTEROSE.

Pardon... c'est vrai... j'ai tort... s'il y avait des témoins... vous pourriez me faire un procès!... et j'aime pas les tribunaux!... (Brusquement.) Ah ça!... voyons... terminons vite... j'ai mes affaires aussi... moi... je dîne en ville!...

VILLEBRUN.

Quoi donc?... je vous écoute...

PLANTEROSE.

Ah çà! est-ce que vous croyez que j' vais vous raconter, c' que vous savez aussi bien que moi... L'homme de Bordeaux, qu'est mort... chez vous d'un coup de sang, il y a quinze ans... et à qui vous avez raflé deux cent cinq mille francs... qui n'ont pas figuré dans votre faillite... m' faut ma part... voilà!... vous allez peut-être dire qu' vous m'avez donné vingt mille francs... Allons donc... c'étaient des épingles!...

VILLEBRUN.

Votre mémoire vous sert mal, monsieur Planterose... personne n'est mort chez moi... personne ne m'a fait un dépôt de deux cent cinq mille francs.

PLANTEROSE.

J'ai le reçu!... Règle générale, il ne faut jamais rien laisser traîner.

VILLEBRUN, terrifié.

Ah! (Se remettant.) Soit, donc!... Après... entre vos mains... ce reçu n'a pas de valeur.

PLANTEROSE.

C'est vrai...

VILLEBRUN.

Qui pourrait seulement me le présenter... les héritiers... et il n'y en a pas!

PLANTEROSE.

Il y en a!

VILLEBRUN.

Et ils se nomment?

PLANTEROSE.

Comme le père, parbleu!

VILLEBRUN, s'oubliant.

Eh! ai-je jamais su son nom?...

PLANTEROSE.

Ah! c'est ma foi vrai... je me souviens... pendant que je rédigeais ce reçu... il comptait les billets de banque... A bientôt, monsieur Villebrun.

VILLEBRUN, hors de lui.

Où vas-tu?

PLANTEROSE.

Causer avec le fils de l'homme de Bordeaux!

JOSEPH, annonçant.

Monsieur André Bernier.

PLANTEROSE, à part.

Lui! eh bien! en voilà un qui vient à propos... je n'ai qu'à étendre le bras!

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, VILLEBRUN et ANDRÉ.

VILLEBRUN, troublé et brusquement.

Que voulez-vous?... parlez! parlez vite.... (Le domestique est sorti. Planterose s'est retiré à l'écart.)

ANDRÉ, s'approchant de Villebrun qui s'est éloigné de Planterose.

Monsieur, vous avez fait saisir nos meubles...

VILLEBRUN.

C'était mon droit!

ANDRÉ.

Je ne le conteste pas.

PLANTEROSE, à part.

Justice du sort. (Désignant Villebrun.) C'est celui-ci qui est le créancier. (Désignant André.) Et c'est celui-là qui est le débiteur!

ANDRÉ.

Mais au nombre des objets que la loi ne nous permet pas d'emporter, se trouve le portrait de mon père... je viens vous prier de vouloir bien nous abandonner cette toile, sans valeur pour vous, Monsieur, mais d'un grand prix pour une famille.

* Panterose, André, Villebrun.

VILLEBRUN.

Soit, emportez...

ANDRÉ.

Merci, pour ma mère... et pour ma sœur.

PLANTEROSE, s'avançant.

Bien, jeune homme, bien! (A part.) On a beau n'avoir pas beaucoup de cœur, ça fait plaisir d'en trouver chez les autres.

ANDRÉ, à part.

Cet homme... C'est celui qui a rapporté le livre de messe *!..

PLANTEROSE.

Il est beau... ce portrait... je l'ai vu... vous vous souvenez?.. noble et franche figure que celle de votre père... l'œil loyal, comme le votre, le regard ferme et calme de marin... (Mouvement de Villebrun.) à ce qu'il m'a semblé... du moins... d'après son costume.

ANDRÉ.

Oui, mon père était capitaine au long cours!...

PLANTEROSE.

Belle profession!... la lutte avec le ciel... l'eau... le feu !... On ne meurt pas dans son lit!... soit!... la tempête!.. c'est un champ de bataille!

ANDRÉ.

Mon père, Monsieur, n'a même pas eu ce triste avantage... De retour des Antilles... il est mort... misérablement... loin des siens... la nuit... frappé d'un coup de sang... dans une rue déserte de Bordeaux.

VILLEBRUN, à part, avec terreur.

Ah! ces traits... ce regard...

PLANTEROSE.

Quel malheur... hein... monsieur Villebrun?... (Villebrun sonne, le domestique paraît.)

VILLEBRUN.

Cher monsieur Planterose... Nous avons encore beaucoup à causer tous les deux.

PLANTEROSE.

Bath!... vous croyez?...

VILLEBRUN **.

Permettez-moi, je vous prie, de terminer d'abord avec Monsieur.

ANDRÉ, à part.

Que peut-il me vouloir?

VILLEBRUN.

Et en attendant... (Au domestique.) Menez monsieur Planterose au buffet... et soyez à ses ordres...

* Villebrun, Planterose, André.
** Planterose, Villebrun, André.

PLANTEROSE.

Non... vraiment... moi qui suis en négligé... qui suis venu... en voisin.

VILLEBRUN.

Je vous en prie.

PLANTEROSE, allant à Villebrun, à voix basse.

Ce jeune homme, c'est le fils... de l'autre, vous l'avez enfin deviné. Maintenant que prétendez-vous?.. le questionner encore?.. Soit... à votre aise!... mais prenez garde... j'ai le papier...(Haut.) Conduisez-moi, Lafleur. (Le domestique sort à gauche. Planterose le suit.)

SCÈNE VII.

VILLEBRUN, ANDRÉ *.

VILLEBRUN, agité.

Monsieur, vous m'avez trouvé dur, impitoyable peut-être... je n'étais que prudent... votre position et celle des vôtres m'afflige... A votre âge... avec de la volonté... du travail... rien n'est perdu... je peux... je veux vous être utile...

ANDRÉ.

Ah! Monsieur...

VILLEBRUN.

Attendez... ne vous hâtez pas trop de me remercier... il faut quitter la France, l'Europe...

ANDRÉ.

Pour ma mère!... pour ma sœur... où n'irais-je pas!...

VILLEBRUN.

Pour longtemps, pour toujours, peut-être.

ANDRÉ.

La patrie est partout où l'on peut vivre avec honneur.

VILLEBRUN.

Bien.... un de mes correspondants de l'Amérique du Sud, le plus fort comptoir de Rio-Janeiro, me demande un garçon d'intelligence... je crois en vous!.. Vous aurez cinq mille francs de traitement, et plus tard... un intérêt dans les affaires.

ANDRÉ.

Et il faut partir?...

VILLEBRUN.

Demain, pour le Havre, afin d'être au soir à bord du trois-mâts, *la Belle Elisabeth,* qui fait voile à la marée... votre réponse?...

ANDRÉ.

Mais, c'est le salut, c'est la vie... je suis prêt.

VILLEBRUN.

Disposez donc tout... prévenez les vôtres, faites vos adieux et revenez immédiatement chercher ici vos lettres de créance et vos frais de voyage.

* Villebrun, André.

ANDRÉ,

Oh! Monsieur, Monsieur, pardonnez-moi... je vous avais mal jugé!

VILLEBRUN.

Eh! Monsieur, qui peut se flatter de connaître les hommes?

ANDRÉ.

Merci, Monsieur, merci, c'est à vous que je devrai le salut de ma mère. (André sort par le fond.)

VILLEBRUN.

Lui parti... deux femmes seules... c'est moins à craindre!.. quant à Planterose... (Courant à son bureau et écrivant.) D'abord, qu'il ne puisse rejoindre la mère et la fille... et dès demain... après le départ du fils... dans le fond de quelque province... je trouverai bien aussi pour elles... un asile en échange de leur travail!.. (Il sonne : au domestique qui entre, lui donnant une lettre.) faites porter ce billet... à l'instant... sans perdre une minute... une seconde!... (Joseph sort.) Ah! misérable mendiant... malheur à qui se trouve sur mon chemin. (Il sort.)

ANTOINETTE, entrant à la cantonade, et à Alida.

Je ferai de mon mieux, Mademoiselle...

SCENE VIII.

ANTOINETTE, puis ROQUEFEUIL, puis ALIDA.

ANTOINETTE,

Ouvrière... moi!.. et la première, pour qui je travaille, c'est la fille de ce mauvais riche... qui nous chasse de notre demeure!... Allons, malheureuse... à tes pieds l'orgueil... gagne ta journée... au travail!.. bénis la main qui te le donne, et prie Dieu qu'il t'en accorde toujours.

ROQUEFEUIL, entrant à lui-même.

Etrange lettre!... enfin qu'est-ce que je risque! (La voyant.) Antoinette!...

ANTOINETTE.

Fabien!..,

ROQUEFEUIL.

Dans cette maison?...

ANTOINETTE.

Oui... c'est... pour... cette quête... une recommandation... mademoiselle Villebrun est...

ROQUEFEUIL.

Brave cœur... vous songez toujours aux autres.

ANTOINETTE, à part.

Qu'on sache tout... soit... mais lui, le dernier!... (Haut.) Et vous... Fabien, ici?...

ROBUEFEUIL.

J'attends de monsieur Villebrun... la ruine ou la fortune!...

* Antoinette, Roquefeuil.

ANTOINETTE.

Oh! mon Dieu!...

ALIDA, sortant de chez elle et à part.

Monsieur de Roquefeuil... avec ma brodeuse *?...

ROQUEFEUIL.

Pourquoi... je l'ignore... mais j'ai idée que la balance penche de mon côté!..

ALIDA, à part.

Ah! je me souviens...

ROQUEFEUIL.

Et alors, Antoinette... je vous dirai mon amie... ma compagne d'enfance... le sort vient de me sourire... j'ai trop pour un... partageons... Qu'est-ce que vous me répondrez?

ANTOINETTE, heureuse.

Ah! Fabien!

ALIDA, s'avançant vivement et lui indiquant le cabinet de Villebrun.

Monsieur de Roquefeuil... mon père vous attend...

ROQUEFEUIL, s'inclinant.

Je vous remercie, Mademoiselle... (Il fait à la dérobée un signe amical à Antoinette qui le lui rend et sort à gauche.)

SCÈNE IX.

ALIDA, ANTOINETTE **.

ALIDA, à Antoinette qui s'achemine vers la porte du fond.

Un mot, Mademoiselle... (Antoinette s'arrête étonnée.) Monsieur de Roquefeuil vous aime!...

ANTOINETTE.

Mademoiselle?...

ALIDA.

Ne niez pas... j'ai tout deviné... et d'ailleurs j'en ai suffisamment entendu...

ANTOINETTE.

Il y a une chose que vous n'avez pu entendre... et que je ne lui ai pas dite... Il y a une chose. que vous ne me demandez pas... et que je vais vous dire... Je l'aime!

ALIDA.

De la franchise... très-bien, c'est ma vertu favorite... A mon tour... je veux être sa femme.

ANTOINETTE, émue.

Que dites-vous ?..

ALIDA.

La vérité... écoutez-moi bien!.. M. de Roquefeuil est ruiné.

ANTOINETTE, à part.

Ruiné!.. lui... aussi...

ALIDA.

Si mon père ne vient à son aide... pour lui...

* Antoinette, Roquefeuil, Alida.

** Antoinette, Alida.

ANTOINETTE.

Achevez...

ALIDA.

La misère!... Un mot de moi et cette main qu'à ma prière M. Villebrun a consenti à lui tendre, il la retire.

ANTOINETTE.

Oh! vous ne le direz pas...

ALIDA, d'un ton protecteur.

Eh! peut-être... ouvrière... vous... vous n'êtes pas faite pour cela... je vous croyais un meilleur sort... il peut revenir... la fortune n'est pas toujours contraire... je me charge de vous et des vôtres...

ANTOINETTE.

Mais il ne vous aime pas... lui!..

ALIDA.

Oh!.. là n'est pas la question.

ANTOINETTE.

Mais il m'aime, moi!

ALIDA.

C'est possible.

ANTOINETTE.

Mais il sera ma heureux!..

ALIDA.

Vous n'êtes pas modeste... Eh! mon Dieu!.. croyez-moi... en ce monde... tout s'oublie...

ANTOINETTE.

Oh! vous ne l'aimez pas... C'est son nom, c'est ce titre de comtesse qu'il faut à votre ambition.

ALIDA.

Je le ferai riche... que ferez-vous de lui?

ANTOINETTE.

J'en ferai un homme heureux!..

ALIDA.

Votre dernier mot?

ANTOINETTE.

Jamais *!..

ALIDA.

C'est bien, n'accusez que vous... (Elle fait un pas vers la gauche.)

SCÈNE X.

ALIDA, ANTOINETTE, ROQUEFEUIL **.

ROQUEFEUIL, à la cantonade en sortant du cabinet.

Vive Dieu! monsieur Villebrun... à la vie... à la mort... (A Antoinette.) Antoinette... chère Antoinette... victoire... le vent a

* Alida, Antoinette.

** Alida, Roquefeuil, Antoinette.

changé... (A Alida.) Ah! c'est vous, Mademoislle... mon sauveur... ma bonne fée... Oui, monsieur Villebrun m'a tout dit... et sans vous... je n'avais plus qu'une ressource... un pistolet de Lepage!..

ANTOINETTE, à part.

Oh! mon Dieu!

ROQUEFEUIL.

Pour supporter la misère... il faut être pris de bonne heure!.. ça ne me va pas à moi. Demain, je pars pour la Bretagne, et à mon retour, Antoinette... en embrassant cette chère madame Bernier, je lui dirai : Mère, vous m'avez souvent appelé... votre fils... Eh bien! je veux le devenir tout à fait.

ANTOINETTE, tremblante et balbutiant.

Non, vous ne ferez pas cela...

ROQUEFEUIL.

Comment?

ANTOINETTE.

Je ne puis être votre femme.

ROQUEFEUIL.

Antoinette...

ANTOINETTE.

Je ne vous aime pas d'amour, Fabien, voilà pourquoi.

ROQUEFEUIL, atterré.

Ah!

ANTOINETTE.

Vous l'ai-je jamais dit?

ROQUEFEUIL.

Non... c'est vrai... mais tout à l'heure... pourtant...

ANTOINETTE.

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?

ROQUEFEUIL.

Non... On ne commande pas à son cœur... mais vous auriez dû me dire cela plus tôt... Antoinette... il est vrai. . que je ne vous l'ai pas demandé... (A Alida.) Veuillez m'excuser, Mademoiselle... de venir ainsi, chez vous, faire de la sensiblerie... Ah!.. je pleure... c'est plus fort que moi... je ne m'en cache pas. . mais, quand on a été élevés presqu'ensemble... voyez-vous... on se figure souvent... à cause de petits riens... (A Antoinette.) Ah! c'est ma faute... j'ai eu le plus grand tort... Antoinette... nous resterons amis... bien amis... n'est-ce pas?.. vous m'accorderez bien encore ce titre-là?...

ANTOINETTE.

Ah! toujours...

ROQUEFEUIL.

Je viendrai vous voir... à mon retour de Bretagne. (A part.) Ah! jamais. (Haut.) Adieu, Antoinette... adieu, ma sœur... soyez heureuse... bien heureuse!.. (A Alida.) Mademoiselle... (A part.) Oh! je sors, dans la rue je pourrai pleurer tout à mon aise. (Il sort.)

ALIDA, à part.

Il est parti!.. Cette vraie douleur... celle de cette jeune fille... si je... Mon Dieu! sont-ils bien sûrs de s'aimer...

ANTOINETTE, à part, en dévorant ses sanglots.

Il ne mourra pas, du moins!

ALIDA.

Mademoiselle, vous venez de tenir votre parole... à moi de tenir la mienne

ANTOINETTE, avec indignation, se levant.

Vous m'insultez, je crois?

ALIDA.

Comment?

ANTOINETTE.

Vous avez cru que je vendais mon cœur!... je le donne... gardez votre or... il souillerait ma pauvreté... Si je sacrifie mon bonheur, mais c'est pour lui... je l'aime... moi... je l'aime! je l'aime! (Elle sort éperdue par le fond.)

VILLEBRUN, sortant de son cabinet, et à Alida qui baisse la tête**.

Qu'as-tu donc?

ALIDA, froidement.

Rien!... mon père... (A part, en sortant à droite et en relevant la tête.) Ah! je serai comtesse!

SCÈNE XI.

VILLEBRUN, JOSEPH, puis PLANTEROSE, puis DEUX AGENTS.

JOSEPH, venant du fond.

Le jeune homme de ce matin vient de revenir, et d'après les ordres de Monsieur, je l'ai fait entrer... là... dans le cabinet.

VILLEBRUN.

Bien. Et la réponse à ma lettre?..

JOSEPH.

Elle vient d'arriver... elle est aussi... là... Faut-il... la faire entrer?..

VILLEBRUN.

Oui... Ah!... et cet homme... mal vêtu?...

JOSEPH, désignant Planterose qui entre à gauche.

Le voici.

PLANTEROSE, une serviette au menton et un peu gai ***.

Votre cave est toujours bonne, m'sieu Villebrun... Ah! dame! quand on a les moyens!... (Il met la serviette dans sa poche. — Regardant autour de lui.) Ah ça! qu'est-ce que vous avez fait de mon petit jeune homme?...

* Alida, Antoinette.
** Villebrun, Alida.
*** Planterose, Villebrun.

VILLEBRUN, désignant son cabinet.

Il est là!..

PLANTEROSE.

Ah! Et qu'y fait-il?...

VILLEBRUN.

Il vient me demander ses lettres de créances... il part demain pour l'Amérique...

PLANTEROSE.

Oh! je le verrai avant!

VILLEBRUN.

Non!... (La porte du cabinet s'ouvre, deux agents entrent et s'avancent *,

L'AGENT, à Villebrun.

Monsieur...

VILLEBRUN, désignant le mendiant.

C'est le nommé Planterose qui vient à domicile abuser de la charité publique... conduisez-le...

PLANTEROSE.

Où donc ça?

VILLEBRUN.

Au dépôt de mendicité. (Un temps. — Planterose regarde Villebrun, puis retire son chapeau, s'incline devant lui.)

PLANTEROSE, bas à Villebrun.

Canaille! (L'agent fait signe à Planterose de le suivre.)

ACTE CINQUIÈME.

La charité s'il vous plaît?

Le boulevard près du chemin de fer de l'Ouest; au fond, la grille du chemin de fer; à droite et à gauche, des maisons; à la façade de l'une d'elles, on voit une lanterne allumée avec ces mots : MONT-DE-PIÉTÉ. Il fait nuit pendant tout l'acte, la neige tomqe.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on entend la cloche du chemin de fer. Des voyageurs venus de divers côtés franchissent la grille. Les uns portent leurs bagages, d'autres sont suivis d'un commissionnaire chargé de leurs effets. — Les passants traversent la scène.)

ANDRÉ, qui est arrivé par la droite, et a vu les voyageurs entrer au chemin de fer.)

Partez... partez tous, fuyez Paris, gouffre sans fond, qui dévore les joies et les douleurs, et ne fait qu'un seul bruit des gémissements et des chants de plaisirs!.. Ville égoïste où tant d'hommes ne se rassemblent que pour vivre plus isolés les uns

* L'agent, Joseph, Planterose, Villebrun.

des autres, où la richesse dort dos à dos de la misère... et où souvent une cloison sépare une polka... d'un cercueil!.. Partez... et ne revenez jamais!.. Je serais loin aussi, moi, sans toi, pauvre sœur, dont le fiévreux délire, m'a révélé le honteux marché, proposé en échange de ton bonheur!.. Tandis que la fille achetait... le père me comptait des arrhes!.. Ce pain-là est trop cher!.. Oh! si je pouvais trouver Fabien, il m'aiderait, lui... mais impossible... disparu... et croyant qu'Antoinette le repousse... Que faire!.. que devenir! Tout engagé... tout vendu!.. Ça coûte cher les maladies, enfin ma sœur est sauvée!.. Mais il faut vivre maintenant... et avec quoi?.. Ce matin personne de nous n'a déjeuné... (Avec violence.) Mais je veux travailler!.. je ne suis pas ouvrier... c'est vrai..... est-ce ma faute, mon Dieu!.... Mais, comme eux, j'ai faim! voilà plus d'un mois que je cherche... que je rôde... par les rues, les ponts, les carrefours... flairant la plus mince besogne qui semble fuir à mon approche!.. et rien... rien... parmi toutes ces voix... le silence!.. au milieu de cette foule, le désert!.. Ah! maudit sois-tu.. berceau de mes jeunes années!.. Mais c'est qu'ils ne savent pas, ces hommes... car il doit y en avoir... de bons... de braves... de justes!.. J'ai demandé des appointements, et on m'a répondu que j'avais encore au moins deux ans de surnumérariat à faire... Dans deux ans, je serai mort!.. Le chef de bureau m'a fait observer... que ma redingote était déchirée... je n'y suis plus retourné!.. Ce matin, je suis passé près de la Morgue!.. (Avec désespoir.) Oh! sans ma mère!.. sans ma sœur!.. c'est leur misère qui me tue!.. Jadis, je riais, quand j'entendais dire, qu'à Paris l'on pouvait mourir de faim!.. Non... cela ne doit pas être... cela ne sera pas!.. courage... encore un effort... Cette adresse que l'on vient de me donner... j'irai... il est tard... n'importe!.. Un serrurier qui demande quelqu'un pour tenir ses livres!.. Qu'il me donne quoi que ce soit... j'accepte!.. Ces gens-là sont à leur aise... une avance... cela ne peut les gêner... je lui parlerai... je le prierai... ce n'est pas pour moi... mon Dieu!.. mais c'est pour elles!.. (Ils s'éloigne vivement.)

SCÈNE II.

CLAUDETTE, puis PLANTEROSE, puis BIGOT.

CLAUDETTE, tenant une corbeille de gâteaux, poursuivant un voyageur qui entre au chemin de fer et disparaissant avec lui.

Des gâteaux, là, Monsieur... des petits pains pour le voyage.. Voyons donc, monsieur Sourde-Oreille... étrennez-moi.

PLANTEROSE, tenant une boîte pleine d'allumettes chimiques, et suivant un voyageur qui entre au chemin de fer.

Des vraies chimiques perfectionnées, qui sentent la rose, après l'explosion... (S'arrêtant, et avec colère.) Crasseux, va!.. Ça n'va pas c' soir, il fait trop froid!.. ça empêche de fouiller à la

poche!.. Si je comptais sur ce commerce-là, pour acheter des Crédits Mobiliers!.. Ah! il faut que j' te trouve, Villebrun. . et j' te trouverai... v'là deux jours que j' suis sorti de... là-bas... et v'là deux jours que je rôde inutilement autour de ton hôtel!.. Il m'inviterait que je n'y entrerais pas!.. Mais, je l'ai vu venir là... dans les bureaux de l'administration du chemin de fer... Il y a plus d'une heure... il paraît qu'il y a une assemblée d'actionnaires... à c' que m'a dit un facteur... ça n' peut pas tarder à finir... il est déjà tard!.. faut bien qu'il sorte!.. et je ne perdrai pas la porte de vue!..

CLAUDETTE, sortant du chemin de fer, et à Planterose *.

Ils brûlent... ils brûlent! choisissez là!..

PLANTEROSE.

J'aime pas la pâtisserie, ça m'échauffe.

CLAUDETTE.

Ah! d' ousque vous sortez donc, vous?..

PLANTEROSE.

J'ai été à la campagne, à Saint-Denis, donner un coup d'œil à mes propriétés.

BIGOT, arrivant en portant une malle sur ses épaules.

Gare là-dessous... les amours **!..

PLANTEROSE.

Regarde donc devant toi, imbécile!

BIGOT.

De quoi, mon agent de change?

PLANTEROSE.

Tiens.. c'est Bigot!

BIGOT.

Le père chose!

PLANTEROSE.

Nous voyageons donc, jeune homme?

BIGOT.

A la côte.. train direct.. première classe!..

CLAUDETTE.

Il fait comme moi.. c' qu'il peut.. les bouquets ne vont plus.. en avant les gâteaux!..

BIGOT.

En v' là un hiver qui n'est pas commode!.. Il pleut de la gelée!.. et pas un pouce de détrempe!.. heureusement qu'on à des épaules!

PLANTEROSE.

Mais, à la bonne heure.. qu'est-ce qui t'a donc appris la philosophie.. à toi?..

BIGOT.

La nécessité.

PLANTEROSE.

C'est le professeur des pauvres!..

* Claudette, Planterose.

** Claudette, Bigot, Planterose.

CLAUDETTE.

Et on n'en fera pas moins, un de ces jours... un petit bout de noces.. à la barrière du Maine.. au *Lapin sans cervelle*...

BIGOT.

Pourvu que maman soit de retour du pays!..

PLANTEROSE.

Ah çà! décidément.. vous conjugez?..

BIGOT.

Nous serons bientôt sous le grillage.. comme au Jardin des Plantes..

CLAUDETTE.

Côte à côte, avec les gros bonnets du quartier.. mam'zelle Alida Villebrun..

BIGOT.

Et monsieur le comte Fabien de Roquefeuil.. voilà la vraie égalité!..

PLANTEROSE.

Ah! il marie sa fille!.. et il ne m'a pas invité.. c'est pas gentil.. (On entend sonner la demie à l'horloge du chemin de fer).

BIGOT.

Ah! le bureau des bagages.. qui ferme dans cinq minutes.. faut que j' fasse enregistrer mon colis.. (Chargeant la malle sur ses épaules et entrant au chemin de fer.) Tu m'attendras, Claudette, j' te reconduirai.

CLAUDETTE, disparaissant en criant.

Ils brulent, là.. les gros... ils brûlent!..

PLANTEROSE.

Chimiques allemandes, qui sentent la rose après l'explosion. (Changeant de ton.) Mais il tarde bien.. me serais-je trompé.. Non.. c'est bien lui que j'ai vu.. s'il était parti.. (En frauchissant vivement la grille du chemin de fer.) Oh! je le saurai (Antoinette paraît à gauche, un petit carton à la main.)

SCÈNE III.

ANTOINETTE, seule.

Où suis-je donc!.. je ne me reconnais plus.. ah!.. voici le chemin de fer de l'Ouest.. tout droit.. c'est ma route!.. pourvu que ce magasin de broderies soit encore ouvert!.. je ne pouvais pas partir plutôt.. ma mère était là!.. aurait-elle voulu par ce temps horrible me laisser reporter cet ouvrage.. et n'eût-elle pas deviné que c'est mon travail de chaque nuit!.. Est-ce que les malheureux ont le temps d'être malades!.. J'ai froid!.. on me paiera, et.. (En sortant à droite avec agitation.) Les boulangers ferment tard!..

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSE*.

VILLEBRUN, qui sort du chemin de fer, et à lui-même.

Demain, j'achète tout ce qu'il y a d'actions sur la place.. la hausse se fait.. et je revends!..

PLANTEROSE, qui l'a suivi à pas de loup, s'avançant en face de lui.

La charité, s'il vous plaît?..

VILLEBRUN, reculant.

Planterose!

PLANTEROSE.

Moi-même, papa.. Depuis deux jours je suis sorti de Saint-Denis.. de ma villa Miserere!.. je rentre dans le monde.. je fais mes visites.. et la première est pour vous.. Ah! vous logez les gens.. en garni.. vous... sans leur demander leur consentement!.. bien joué.. mais ma revanche.. Hein?.. et, j'ai les atouts dans mon jeu et plus de farces, malin, j' suis gardé à carreau.. (Montrant sa boîte d'allumettes.) J' suis négociant!.. on est dans le commerce!.. allumettes chimiques allemandes, perfectionnées, qui sentent la rose après l'explosion, un sou la boîte. Ah! vous envoyez l'un des héritiers en Amérique!..

VILLEBRUN, à part.

Il ne sait pas qu'André Bernier.. a refusé de partir.

PLANTEROSE.

Et vous faites disparaître probablement les deux femmes.. si je les avais retrouvées.. je ne serais pas ici! mais ça ne suffit pas.. y a moi qui reste.. le reçu de l'homme de Bordeaux n'a pas de valeur, entre mes mains... crois-tu?.. que si fait.. et la voilà!.. je veux me venger de toi.. et je ne tiens pas à la vie!.. paie.. et paie vite., ou je te déshonore.. je te tue.. je dis que nous l'avons assassiné.. à nous deux.

VILLEBRUN.

Misérable!

PLANTEROSE.

Ah! pas de gros mots, je n'aime pas ce genre-là!...

VILLEBRUN.

Eh bien! donc... ce soir... chez moi...

PLANTEROSE.

Merci... c'est bon une fois, ça... je ne me dérange plus... On n'est pas un vagabond... on a son Trianon... on paie ses portes et fenêtres... c'est même ce qui m'a fait sortir, malgré vos recommandations; je vous attends, chez moi, rue de la Huchette n° 15.

VILLEBRUN.

Bien **.

* Planterose, Villebrun.
** Villebrun, Planterose.

PLANTEROSE.

Dans une heure?...

VILLEBRUN.

Dans une heure.

PLANTEROSE.

Au sixième, au-dessus de l'entresol!... Mon nom est sur la porte... au blanc d'Espagne... A ce soir?

VILLEBRUN, en sortant, au fond, à gauche.

A ce soir...

PLANTEROSE.

Et ne m'oubliez pas près de mademoiselle votre fille!... La crème des allumettes... qui veut mon reste?... (Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME BERNIER, arrivant par le premier plan de gauche.

Une amie de mes jeunes années!... j'avais enfin découvert sa demeure!... Elle nous aurait secourus, elle!.. Il y a huit jours qu'elle est morte, m'a-t-on dit!... Allons, il n'y a plus à hésiter... ce dernier et pauvre sacrifice, il faut le faire... (Tirant une bague de son doigt.) Anneau béni... souvenir des temps heureux!... gage de la foi jurée!... viens en aide à la mère!. . c'est pour ses enfants! (Elle entre dans le bureau du Mont-de-Piété. Les voyageurs sortent en tumulte du chemin de fer, les uns portant leur bagage, d'autres les donnant à des hommes de peine qui s'empressent autour d'eux. Des facteurs apportent des malles et les déposent devant la grille.)

SCÈNE VI.

ANDRÉ, VOYAGEURS, PORTEFAIX, ETC.

ANDRÉ, arrivant par la droite.

Trop tard!... la place était prise... un autre aussi malheureux que moi, sans doute, s'était déjà présenté... ce n'est pas facile... de travailler!... je vais rentrer... dans mon taudis... les mains vides!...

ANDRÉ.

Ils sont heureux ceux-là... ils gagnent leur vie... et pourquoi ne ferais-je pas comme eux?... j'ai des bras!... j'ai du cœur!...

UN FACTEUR, déposant une malle devant la grille.

Une malle à porter place Saint-Sulpice *.

ANDRÉ, se précipitant de ce côté.

Donnez! donnez...

UN COMMISSIONNAIRE, le repoussant.

De quoi, muscadin!... ça veut prendre le pain des pauvres gens... Veux-tu t'en aller, l'habit noir... Touches-y donc!...

ANDRÉ.

Est-ce que je n'ai pas autant de droits que vous?...

* André, le commissionnaire, le facteur.

UN FACTEUR, poussant une malle très-lourde.

La... la!... ne nous battons pas... y en aura pour tout le monde... Empoignez-moi ça... jeune homme...

ANDRÉ.

Merci!... merci!...

LE VOYAGEUR, propriétaire de la malle, à André.

Rue du Cherche-Midi, n° 11.

ANDRÉ, cherchant à soulever la malle.

Oui, Monsieur, oui.

LE VOYAGEUR.

Vite... je suis pressé!...

ANDRÉ, ne pouvant parvenir à charger la malle sur ses épaules.

Oh! mon Dieu!...

LE VOYAGEUR.

Eh bien!... venez donc?..

ANDRÉ, laissant retomber la malle à terre, et avec désespoir.

Ah! je ne peux pas... je ne peux pas...

LE COMMISSIONNAIRE.

Donnez-moi donc ça, mon petit bourgeois! (Soulevant la malle.) Une vraie plume!... voilà comme ça s'enlève... (En sortant, en suivant le voyageur et à André.) Ça veut faire notre métier... et ça n'a as de moelledans les os!... (Tout le monde s'éloigne petit à petit.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, ANTOINETTE, JOUBERT.

ANDRÉ, tombant accablé sur un banc.

Seigneur!... Seigneur!... vous m'avez refusé la force, donnez-moi donc la résignation.

ANTOINETTE, revenant par la droite *.

On ne paie que le samedi, et samedi c'est dans trois jours... ils ne m'ont pas même donné d'autre ouvrage... samedi soir, c'est la règle de la maison... ils étaient à dîner!... cela les a dérangés!... et rien... chez nous... rien. (Avec égarement.) Oh! ma tête... ma tête!

JOUBERT, sortant du chemin de fer, à un facteur.

Le dernier convoi arrivera à onze heures et demie **?..

LE FACTEUR.

Oui, monsieur l'express!..

JOUBERT, quittant le facteur qui s'éloigne.

Merci! je reviendrai.

ANTOINETTE, l'apercevant.

Un homme, un vieillard... ah! il aura pitié!..

JOUBERT, à lui-même.

C'est ce train-là que mes enfants auront pris!..

ANTOINETTE, après un moment d'irrésolution s'approchant enfin timidement.

Monsieur!..

* Antoinette, André.

* Joubert, Antoinette, André.

JOUBERT, s'arrêtant.

Que voulez-vous?..

ANTOINETTE, balbutiant.

Je... je... la rue de Vaugirard, s'il vous plaît?..

JOUBERT, désignant à gauche et sortant au fond.

Par ici... et toujours tout droit...

ANTOINETTE, à elle-même.

Lâche!.. lâche... qui a eu peur!..

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, ANTOINETTE, MADAME BERNIER *.

MADAME BERNIER, sortant du Mont-de-Piété.

Des certificats! des papiers!.. est-ce que j'en ai! Mais puisque c'est mon anneau de mariage... que j'ai tout épuisé... donnez-moi là-dessus.. ce que vous voudrez.. il me le faut!.. Non!.. Où veulent-ils donc que j'aille chercher un certificat de misère?..

ANDRÉ, se levant de son banc.

Demain, peut-être, le sort changera... (Il fait quelques pas en scène, il est dans l'ombre. Les deux femmes également dans l'ombre, sont chacune d'un côté du théâtre.

MADAME BERNIER.

Quelqu'un.. ah! je vais demander.. ce n'est pas pour moi.. c'est pour eux...

ANTOINETTE, l'apercevant.

Oh! cette fois.. pour ma mère, j'aurai du courage.. (Chacune de son côté s'approche de lui.

ANDRÉ.

Demain.. La nuit est bien longue!

ANTOINETTE, d'une voix suppliante.

Monsieur!..

MADAME BERNIER, tendant la main.

Par pitié!..

ANDRÉ.

On me demande l'aumône.. à moi!

MADAME BERNIER ET ANTOINETTE.

André!..

ANDRÉ.

Ma mère!.. ma sœur!..

MADAME BERNIER.

Antoinette!..

ANTOINETTE.

Vous!.. (Ils se précipitent tous trois en pleurant dans les bras l'un de l'autre.)

ANDRÉ, poussant un cri.

Ah! je n'y avais pas songé!.. (Se plaçant devant elles.) Autrefois..

* Antoinette, André, mad. Bernier.

je savais.. quoi donc.. déjà.. des vers.. des chants.. on me donnera peut-être !.. * (Il ramasse son chapeau et le place devant lui; puis d'une voix pleine de sanglots et se cachant la figure avec son mouchoir.)

« J'ai deux grands bœufs dans mon étable...
« Deux grands bœufs blancs... tachés de roux... »

LA FRUITIÈRE, qui sort du chemin de fer avec le commissionnaire.

Oh ! ce pauvre homme.. je vais lui donner quelque chose..

LE COMMISSIONNAIRE, l'entraînant.

Plus souvent.. des paresseux !

LA FRUITIÈRE.

Oh ! mauvais cœur!.. (Ils sortent.)

ANDRÉ, avec désespoir.

On ne s'arrête pas, mon Dieu ! on ne s'arrête pas !.. Allons, allons, du courage. (Reprenant son chant.)

« J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
« Deux grands bœufs blancs.
« La charrue... est... en bois d'érable. »

(Un passant traverse le théâtre en fumant son cigare. — André, le mouchoir à la main, se cache le visage et tend l'autre. Le passant s'arrête, hausse les épaules et sort.)

ANDRÉ, après un furieux mouvement de désespoir.

« L'aiguillon.... »

(Ici sa voix est étouffée par les sanglots. — Il essaie vainement de continuer, pousse un cri et tombe évanoui. — Sa mère et sa sœur se précipitent pour le secourir**.)

MADAME BERNIER.

Mon fils !

ANTOINETTE.

Mon frère !

SIXIÈME ACTE.

Rue de la Huchette n° 15.

Le théâtre coupé représente deux mansardes; à droite, la mansarde de Planterose; à gauche, la mansarde habitée par la famille Bernier. La mansarde de Planterose n'a qu'une porte au fond, celle de la famille Bernier, outre la porte du fond, a deux portes latérales, une à gauche, l'autre à droite, communiquant à un petit cabinet qui fait saillie dans la mansarde de Planterose.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINETTE, MADAME BERNIER, chez eux, puis PLANTEROSE chez lui.

ANTOINETTE ***.

On ne lui a rien donné, ma mère... on ne lui a rien donné...

* Mad. Bernier, Antoinette, André.
** Antoinette, André, mad. Bernier.
*** Antoinette, mad. Bernier.

MADAME BERNIER.

On chante mal, quand il fait froid... On écoute peu, quand il neige.

ANTOINETTE.

André... cher André... où peut-il être allé?...

MADAME BERNIER.

Que sais-je... que sait-il lui-même?... Il nous a traînées jusqu'ici... et il a repris sa course... la tête en feu... l'œil hagard... à la recherche d'un cœur qui entende... d'une main qui s'ouvre!..

PLANTEROSE, entrant dans sa mansarde. Il porte sa boîte d'allumettes, en frotte quelques-unes qui ne prennent pas.

J'en vends cent comme ça pour un sou. (Il allume enfin une allumette.) Oh! hasard! (Prenant une bouteille qui est couverte d'une chandelle.) Un candélabre à ce maître... Voilà.

ANTOINETTE.

Qui donc a dit que les jours ne se ressemblaient pas?...

MADAME BERNIER.

Celui-là ne connaissait pas les jours sans pain.

PLANTEROSE.

Salut, lambris de la gueuserie, palais de la paresse... boudoir du casse-poitrine... (Il tire de sa poche une bouteille pleine.)

ANTOINETTE.

La lumière va s'éteindre.

MADAME BERNIER.

Tant mieux... qu'ai-je à voir... tes larmes... Qu'avons-nous à lire chacune sur notre visage... la faim... le désespoir!

PLANTEROSE, déployant un papier qui enveloppe de la viande.

V'là une rude plate-côte... quel festival... rat de charcutier, il ne m'a donné qu'un cornichon... (Il tire de sa poche une serviette et l'examine.) Elle n'est pas à mon chiffre. (Se rappelant.) Ah! une distraction! (Tressaillant.) Il y a des vents coulis ici... (Tirant dessous son lit de vieux chiffons.) J'ai eu tort de ne pas me payer des bourrelets...

MADAME BERNIER, à elle-même.

Et nous sommes trois... trois à souffrir... si encore, ils n'étaient que deux... ils sont jeunes... il pourraient peut-être... que suis-je pour eux... moi... une charge... un embarras. (Elle va à la fenêtre *.)

ANTOINETTE.

Fabien... mon Fabien tant aimé, je ne te reverrai plus.

PLANTEROSE, en passant devant la saillie au retour dans sa mansarde.

Bien, des crevasses dans mes eaux vives... les lézardes ont pris du corps... des fissures!... (Regardant par la crevasse.) Est-ce qu'on a loué à côté?.. Si c'était un agent de change... ça m'étonnerait... faut que le propriétaire me fasse des réparations, ou je lui donne congé par huissier... on peut voir chez moi... si j'avais du sexe.

* Mad. Bernier, Antoinette, Planterose.

ANTOINETTE, à elle-même.

Que fait-il, où est-il? près d'elle, sans doute.

MADAME BERNIER, à elle-même.

Oui... oui.. ma vie est de trop en ce monde... j'ai assez vécu.

PLANTEROSE, qui est retourné vers sa table.

Ah çà! voyons .. en affaires... faut de l'ordre... Villebrun va venir... chercher le reçu de ce pauvre défunt de Bernier... combien que je lui demanderai... (Il mange.)

ANTOINETTE, à part.

On dit que ceux qui s'aiment sont réunis là-haut... Ce soir... j'irai l'y attendre.

MADAME BERNIER, à part.

Demain... je ne m'éveillerai pas... (Montrant le petit cabinet de droite.) Oui... là... là... ce réchaud!... pas de pain! rien pour vivre!... et il me reste de quoi mourir! (Elle y entre.)

PLANTEROSE, mangeant toujours.

Oui... cent mille francs... joli denier... avec ça... gare aux croupiers...

ANTOINETTE, à part.

Mourir, je sais bien comment... une heure à peine, et tout est fini.

MADAME BERNIER, à part, sortant du cabinet.

Mais... Antoinette qui est là *....

ANTOINETTE, à part.

Et ma mère... ma mère... il faut qu'elle parte!

PLANTEROSE.

J'achèterai une maison, j's'rai propriétaire.. j' diminuerai mes loyers... ça étonnera les locataires.

MADAME BERNIER, s'avançant vers Antoinette.

Antoinette?..

ANTOINETTE, s'avançant en même temps.

Ma mère...

MADAME BERNIER.

Que me veux-tu, mon enfant?

ANTOINETTE.

Vous me parliez?

MADAME BERNIER.

Non... ah! .. si... je songe à une dernière démarche... qui, peut-être... sera plus heureuse que les autres... quelqu'un... que... sans doute... je trouverai ce soir...

ANTOINETTE.

Eh bien! allez-y, ma mère...

MADAME BERNIER.

Oui... oui... mais, viens avec moi...

ANTOINETTE.

Non... ma mère... non, je tombe de fatigue... je vous retarderais...

* Antoinette, mad. Bernier, Planterose.

MADAME BERNIER.

N'importe! je ne veux pas sortir seule... j'ai peur... tu m'accompagneras... jusqu'à la porte de la personne... et puis... tu iras m'attendre chez Reine... oui, chez elle... plus tard, j'irai t'y rejoindre...

ANTOINETTE.

Reine, vous le savez bien, est en voyage... depuis longtemps.. pour affaires de famille.

MADAME BERNIER.

Oh! elle doit être de retour...

ANTOINETTE.

Comme vous voudrez, ma mère. (A part.) Qu'importe, je reviendrai.

MADAME BERNIER.

Allons, viens... hâtons-nous!... Attends.. Antoinette... ma fille, avant de partir... embrasse-moi, cela me portera bonheur.

ANTOINETTE.

Ah! j'allais vous le demander. (Elles s'embrassent.)

MADAME BERNIER, la couvrant de baisers.

Encore... (A part.) C'est la dernière fois!...

ANTOINETTE, à part.

Pauvre mère... que je ne verrai plus...

MADAME BERNIER.

Allons, viens vite.

ANTOINETTE.

Oui... oui... partons... (Elles sortent.)

SCÈNE II.

PLANTEROSE, VILLEBRUN.

PLANTEROSE, il tire un journal de sa poche, le parcourt, puis se verse.

Mazette la Bourse a baissé! Comme on fait les bouteilles petites à présent. (Apercevant quelques lettres sales dans un coin sous la table.) Qu'est-ce que cela?... Ah! mes lettres d'amour! (Il en ouvre une.) De la petite baronne de G***. Blonde enfant qui passait ses mains dans ma chevelure... en me demandant des bottines. En voilà une qui m'aimait, pour moi! Voyons! faut penser à tout le monde... avec quelques billets de banque du papa Villebrun, j' ferai un sort à ma petite pratique de Saint-Étienne-du-Mont, celle qui a étrenné ma misère.

VILLEBRUN, entrant.

Monsieur Planterose *!

PLANTEROSE.

Essuyez vos pieds!.. ah! c'est vous... Asseyez-vous... sur mon lit... c'est mon divan.

VILLEBRUN.

Voyons, faisons vite... ce reçu... vous l'avez?..

* Planterose, Villebrun.

PLANTEROSE.

Vous ne seriez pas ici, si vous n'en étiez pas sûr.

VILLEBRUN.

Combien voulez-vous ?

PLANTEROSE.

Minute!.. les bons comptes font les bons amis!.. voilà quinze ans que vous avez à un homme trépassé de mort violente, chez vous... la somme de deux cent cinq mille francs! avec les intérêts!.. à cinq... taux légal... cela fait près du double...

VILLEBRUN.

Eh! c'est bien, je sais tout cela... ce reçu... où est-il?

PLANTEROSE, étalant le reçu qu'il a tiré de sa poche.

Tenez... curieux...

VILLEBRUN, faisant un mouvement comme pour prendre le reçu.

Voyons!..

PLANTEROSE, le serrant vivement dans sa poche et reculant d'un pas.

A bas les pattes... ça mord...

VILLEBRUN, tirant un pistolet de sa poche.

Ce papier, ou je te brise la tête.

PLANTEROSE.

Hein!.. c'est comme ça que vous payez vos dettes, vous!..

VILLEBRUN.

Allons, pas de phrases... hâte-toi!...

PLANTEROSE.

C'est un vieux moyen... mais il est toujours bon *...

VILLEBRUN.

Finiras-tu?..

PLANTEROSE, reculant.

Ne nous pressons pas... pas de brutalité... voilà... du moment que vous avez un pistolet, c'est différent...

VILLEBRUN.

Enfin!..

PLANTEROSE. Il s'est adossé machinalement au chevet de son lit, pendant les lignes qui précèdent et en tire deux énormes pistolets.

Moi, j'en ai deux...

VILLEBRUN, faisant un pas en arrière.

Ah!...

PLANTEROSE.

Je vous réponds en partie double...

VILLEBRUN.

Parfait... il n'y a rien à répliquer...

PLANTEROSE.

N'est-ce pas? vous m'avez pris pour un imbécile... moi, je vous ai pris pour un gueux fini... et vous voyez que je ne me suis pas trompé... mais ça vous coûtera quelques papiers Joseph de plus... Holà!.. débouclons.

* Villebrun, Planterose.

VILLEBRUN.

Voyons! causons raisonnablement... (Ils désarment en s'invitant mutuellement à commencer, et remettent leurs pistolets dans leurs poches.) Combien veux-tu?

PLANTEROSE.

Cent cinquante mille francs...

VILLEBRUN.

Une pareille somme!..

PLANTEROSE.

Pas un sou de moins... ça vaut ça... la justice demanderait mieux...

VILLEBRUN.

Soit! cent cinquante mille francs...

PLANTEROSE.

En billets de banque... je n'aime pas l'or; ça charge les poches...

VILLEBRUN.

Bien, demain...

PLANTEROSE.

Du tout... ce soir... on m'attend à Baden-Baden...

VILLEBRUN.

Ce soir donc!

PLANTEROSE.

Ici!..

VILLEBRUN.

Ici... je reviens...

PLANTEROSE.

Eh bien! à la bonne heure... vous êtes gentil... il ne s'agit que de savoir vous prendre... attendez que je vous éclaire... et prenez la corde... n'allez pas vous casser le cou... aujourd'hui ça ne m'irait pas... demain, à votre aise...— Non, tenez, passez le premier... j'aime mieux ça...

VILLEBRUN.

Pourquoi?..

PLANTEROSE, tenant un pistolet d'une main, de l'autre la chandelle et sortant avec Villebrun qu'il éclaire.

Un enfantillage... je n'ai pas confiance... (Au moment où ils sortent, la porte de l'autre mansarde s'ouvre, et Antoinette paraît.

SCÈNE III.

ANTOINETTE, puis PLANTEROSE et MADAME BERNIER.

ANTOINETTE.

A moitié route... elle m'a laissée... et m'a dit d'aller l'attendre chez Reine... j'ai pris une rue détournée... et j'ai couru... me voici donc seule... seule! dépêchons... Suis-je bien résolue... Oh! oui... assez de larmes... assez de souffrances... le repos du

cœur... le repos de la tombe ! (Elle entre dans le cabinet de droite. — Planterose rentre dans sa mansarde, sa chandelle à la main.)

PLANTEROSE, rentrant.

Il m'a forcé de réveiller mon concierge. Je lui donnerai dix sous. Je n'aime pas avoir d'obligations à ces gens-là. Ah ! voilà un compte à peu près réglé... mettons de l'huile dans la lampe... (Il boit une gargée d'eau-de-vie.) Encore une petite goutte de fil-en-quatre .. ça fait digérer...

MADAME BERNIER, entrant chez elle.

Enfin !... pauvre enfant... je n'ai pas osé retourner la tête... pour la revoir encore une fois. . j'ai marché... marché jusqu'ici... Antoinette .. André... êtres chéris... j'ai tout épuisé pour vous .. je n'ai plus que ma vie... je vais vous la donner !... Voyons .. du courage... et faisons vite... On dit qu'il ne faut pas que l'air... pénètre ! (Elle prend du linge et se met en devoir de calfeutrer la fenêtre.)

PLANTEROSE, qui a cherché dans toute sa chambre.

Tiens !... ça sent le charbon ici. (Fixant les yeux sur les fissures de la saillie du cabinet.) Ça ne peut venir que de là... Il paraît que décidément il y a des voisins... Si je devais rester, comme je me ferais poser du papier... il n'est pas possible... ils font cuire des côtelettes .

MADAME BERNIER.

Maintenant... cette porte... (Elle va calfeutrer la porte.)

PLANTEROSE.

Ous qu'est ma pipe? Viens ici, Séraphine, que je te culotte. Ah! mais ça me fait mal à la tête... (Allant à la saillie du cabinet.) Eh ! dites donc là-bas ? (En ce moment, on voit Antoinette sortir du cabinet tenant à la main un réchaud de terre plein de charbon allumé.) Tiens, il n'y a rien. Il me semblait pourtant... (Il reprend sa pipe, boit, et va se coucher.)

MADAME BERNIER, finissant de calfeutrer la porte.)

C'en est fait... (Se retournant et se dirigeant vers le cabinet.) Allons. .

ANTOINETTE, posant à terre le réchaud.

Il est temps!

MADAME BERNIER, à la lueur du réchaud posé entre elles deux et éclairant leurs visages, reconnaissant Antoinette.

Ah!... Antoinette...

ANTOINETTE.

Ma mère !..

MADAME BERNIER.

Malheureuse... que faisais-tu?...

ANTOINETTE, soudainement et désignant la porte et la fenêtre.

Et vous, ma mère, que faisiez-vous là?...

MADAME BERNIER.

Moi !...

ANTOINETTE.

Vous vouliez mourir... comme moi...

MADAME BERNIER.

Tu m'as trompée... Antoinette!

ANTOINETTE.

Vous m'avez bien trompée, ma mère!...

MADAME BERNIER.

Mourir... toi, mon enfant... ma fille adorée... Est-ce que c'est possible... je ne le veux pas... moi, à la bonne heure... dans ce monde... je suis de trop...

ANTOINETTE.

Et qu'y ferais-je donc, moi?...

MADAME BERNIER.

Toi... mais toi, tu es jeune... à ton âge, la vie est belle... il y a l'espoir, il y a l'avenir!

ANTOINETTE.

L'avenir... oh! oui... un avenir de regrets et... de larmes!... L'avenir... c'est le mot de ceux qui ont un présent... je ne veux pas le connaître... j'en ai peur!... à force de souffrir... à bout de misère... le courage s'en va... la tête se perd... et il y a de pauvres filles qui se vendent!

MADAME BERNIER.

Tais-toi!... tais-toi...

ANTOINETTE.

Vous voyez donc bien, ma mère, qu'il vaut mieux en finir tout de suite...

MADAME BERNIER.

Toi, ma fille, si pure, si chaste... (La serrant dans ses bras.) Oh! jamais... jamais!... plutôt la mort avec toi... (Elles se tiennent embrassées et pleurent dans les bras l'une de l'autre.)

ANTOINETTE, se détachant des bras de sa mère.

Eh bien, oui! avec toi..

MADAME BERNIER, avec égarement.

Laisse-moi prier... (Toutes deux tombent à genoux et joignent les mains.)

MADAME BERNIER.

Mon Dieu, pardonnez-nous, si nous devançons notre heure.. recevez-nous dans votre bonté, et protégez celui qui reste après nous..

ANTOINETTE.

Mon Dieu! veillez sur mon frère André.. Mon Dieu! faites que Fabien.. soit heureux..

MADAME BERNIER, se relevant et allant s'asseoir sur une chaise.

Antoinette, viens là.. près de moi.. tout près!

ANTOINETTE, avançant un tabouret près de sa mère.

Comme autrefois.. ma tête sur vos genoux.. j'ai dormi bien souvent ainsi.. mère.. vous souvenez-vous..

MADAME BERNIER.

Oui.. je te berçais tout enfant... et je veillais ton sommeil.. en te rêvant des bonheurs!

ANTOINETTE, joignant les mains devant sa mère.

Mère, souvent, sans le vouloir, on chagrine.. et l'on offense.. Si je vous ai offensée, si j'ai fait couler vos larmes, pardonnez-moi ma mère et bénissez-moi!..

MADAME BERNIER.

Oh! mon enfant, pardonne-moi plutôt de n'avoir pas su te rendre heureuse.. (Elle attire la tête de sa fille sur son sein, et, en pleurant, a couvre de baisers. Puis peu à peu elles retombent sans mouvement.)

ANDRÉ, au dehors, il frappe.

Ma mère, ouvrez donc. (Il frappe.) Pourquoi donc cette porte est-elle fermée?..Ma mère. (Il frappe.) Mais nous sommes sauvés, un bon cœur m'a entendu j'ai du pain, ouvrez donc, ma mère.

MADAME BERNIER, fait de vains efforts pour se lever. Elle y parvient, arrive à la porte, mais aussitôt elle retombe, en s'écriant avec désespoir.

Je ne peux pas, mon Dieu! je ne peux pas. (André renverse la porte, entre, et va briser une vitre, et de là, prend le réchaud, le jette dans le cabinet et en ferme la porte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ *.

ANDRÉ.

Ah! vous vouliez mourir.

MADAME BERNIER.

Ta sœur, sauve-la.

ANDRÉ.

Je vous sauverai, ma mère, je vous sauverai toutes deux. (Il relève Antoinette, la porte et soutient sa mère, puis ils entrent tous trois dans la pièce de gauche.)

PLANTEROSE, qui s'était endormi, se réveille aussitôt, et porte la main à sa tête.

Comme il fait chaud... on ne respire pas ici... on dirait que v'là cette odeur de charbon qui recommence, est-ce que j'ai trop bu... j'en ai bu bien d'autres... ah! je vas faire un tour... (Trébuchant.) Où est donc ma porte?... ah! mais ça va mal... pas de bêtises... hé... dis donc... toi... n' vas pas passer l'arme à gauche... t'as cent cinquante mille francs... j'y vois plus clair... j'étouffe... (S'accrochant à un meuble.) Mes jambes s'en vont... est-ce que j' vas mourir... comme l'homme de Bordeaux... (Se raidissant.) Je ne veux pas... je veux vivre... c'est si bon la vie!... ah! j'étrangle!... (Criant.) A moi!... à moi!... au secours... et Villebrun!... s'il revenait maintenant... il me volerait mon reçu... je le connais... non... non... il ne l'aura pas... (Il se traîne par terre et arrive à un carreau de sa chambre qu'il enlève avec ses ongles... prend le reçu dans sa poche, le place dans le trou et remet le carreau.) Là... là. (Il tombe à terre.)

* Mad. Bernier, André, Antoinette.

SCÈNE V.

ANDRÉ, chez lui; PLANTEROSE.

ANDRÉ, qui est entré depuis quelque temps.

Qu'ai-je entendu...: par là, des cris étouffés?.. on appelait au secours... Que se passe-t-il donc? (Il sort.)

SCÈNE VI.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, ANDRÉ *.

VILLEBRUN.

Me voici, Planterose. (Il recule comme étouffé par la vapeur, puis s'avance jusqu'à l'homme étendu par terre.) Cet état... est-ce l'ivresse...

ANDRÉ, qui vient d'entrer à son tour.

Est-ce la mort?

VILLEBRUN.

André Bernier!

ANDRÉ.

Villebrun!

PLANTEROSE, soulevant la tête.

Ah! tous les deux ensemble.. ici. (A André et en lui désignant Villebrun.) Écoutez... écoutez bien... cet homme, il y a quinze ans, a volé deux cent cinq mille francs à votre père.

ANDRÉ.

Volé!

VILLEBRUN.

Misérable!

PLANTEROSE.

La preuve...

ANDRÉ.

Eh bien, la preuve?...

PLANTEROSE.

Je l'ai... elle est... elle... ah! (Il pousse un grand cri, tombe de nouveau renversé et sans connaissance. Les deux hommes se regardent en face.)

* Villebrun, Planterose, André.

ACTE SEPTIÈME.

Les Pauvres Honteux.

Une salle de la mairie du douzième arrondissement; à droite, une porte sur laquelle est cette suscription : BUREAU DE BIENFAISANCE. — A gauche, deux autres portes : la seconde portant pour inscription : BUREAU DES NAISSANCES. Le fond est ouvert et donne sur une autre salle. Au milieu, une table entourée de siéges disposés pour célébrer les mariages. Sur cette table, recouverte d'un tapis, on voit ouvert le livre de la loi.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GARÇON DE BUREAU, puis ANDRÉ.

LE GARÇON, à la cantonade.

Je vous dis que l'employé est allé déjeuner... il va revenir... attendez-le!.. (A lui-même.) Ils sont toujours pressés, ces diables de pauvres...

ANDRÉ, arrivant et allant au garçon de bureau.

Monsieur Joubert... y est-il... je voudrais lui parler **..

LE GARÇON.

Monsieur l'adjoint n'est pas encore arrivé... mais il ne tardera pas... justement ce matin... il y a un mariage...

ANDRÉ.

Je vais l'attendre...

LE GARÇON, montrant Joubert qui paraît.

Ma foi, vous n'attendrez pas longtemps... Le voilà **... (Le garçon de bureau s'éloigne. — André va au-devant de Joubert.)

SCÈNE II.

JOUBERT, ANDRÉ ***.

ANDRÉ.

Monsieur!

JOUBERT.

Ah! c'est vous, jeune homme...

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, moi que vous avez secouru il y a trois jours lorsque tout le monde me repoussait. Vous m'avez donné du pain pour ma mère et pour ma sœur. Ah! je vous dois deux fois la vie... un instant, j'ai cru que j'allais recouvrer une fortune... cet espoir est perdu, et c'est sur vous, sur vous seul

* André, l'employé.
** L'employé, André.
*** Joubert, André.

que je dois compter encore. — Je suis jeune... j'ai du courage... le courage du désespoir... quoi que ce soit... j'essaierai de le faire... je le ferai... pourvu que je gagne le pain de la famille...

JOUBERT.

Du travail... c'est ce que vous voulez?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur, du travail... j'aime mieux cela que l'aumône.

JOUBERT.

Bien... voici de la fierté... mais c'est la bonne. Quelque chose me disait que vous viendriez à moi... je vous attendais... Jadis, j'ai forgé le fer... je suis maître à présent... On ne vous a pas appris cela au collége, c'est vrai... mais il n'y a que les paresseux qui trouvent qu'il est toujours trop tard... Je n'ai que des ateliers... entrez-y... courage... commencez! le travail rend fort...

ANDRÉ.

Oh! je suis prêt... et, vous verrez, Monsieur, j'en vaudrai un autre... (A lui-même.) Je penserai à elles!

JOUBERT.

Venez... je vais vous donner un mot pour mon contremaître.

ANDRÉ.

Allons donc!.. la tête égare... le bras nourrit! (Ils sortent d'un côté. — Arrivent par le fond, Reine, Bigot et Claudette.)*

SCÈNE III.

REINE, BIGOT, CLAUDETTE.

BIGOT.

Par ici, par ici, m'man... Vous êtes bien sûre d'avoir tous mes papiers?..

REINE.

Puisque le maire de notre village m'a dit : (Montrant des papiers.) Avec ça, votre Bigot peut se marier dans les six parties du monde...

BIGOT.

C'est assez d'une... pour le moment... qu'est-ce que tu regardes donc là, Claudette?.. Ah! le bureau des naissances!..

CLAUDETTE.

Pas du tout...

BIGOT.

Tais-toi... pas un mot de plus... dans un an au plus tard, je m'engage à revenir ici, faire enregistrer le petit-fils à maman.

CLAUDETTE, lui mettant la main sur la bouche.

Voulez-vous bien finir?..

* Claudette, Bigot, Reine.

BIGOT.

Je l'intitulerai *Adofle*... J'en ferai un avocat... je veux que mon fils soit quelque chose...

REINE.

Quand on a des enfants... vaniteux! on doit d'abord s'occuper de leur bonheur... avant de songer à son amour-propre... on leur apprend à gagner leur vie, avec leurs bras... le talent est partout... dans le rabot, comme dans la parole... sois donc fier de ton métier, si tu veux que les autres le respectent.

BIGOT.

Certainement... que j'en suis fier... (A demi voix.) Mais il m'embête... (Haut.) Et je voudrais un métier qui ne fatiguât pas, *Adofle*.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME BERNIER, ANTOINETTE *.

(Madame Bernier et Antoinette paraissent au fond, parlant au garçon de bureau qui leur fait signe d'entrer.)

CLAUDETTE.

Madame Bernier !..

BIGOT.

Et mam'zelle Antoinette !..

REINE, allant au-devant d'elles.

Vous, Madame?..

MADAME BERNIER, avec embarras.

Oui, j'ai reçu... une lettre... pour venir... ici... à la mairie.

REINE.

Et moi, je viens pour marier ce grand dadais-là.

CLAUDETTE.

Oui, avec moi.

REINE.

Eh bien! êtes-vous plus calme, plus tranquille?

ANTOINETTE.

Grâce à vos bons soins...

REINE.

Ne parlons donc plus de ça... entre braves gens, est-ce qu'on ne doit pas s'aider?..

BIGOT.

Mais cette accusation du mendiant contre M. Villebrun?.. tu sait bien, m'man, ces deux cent cinq mille francs, qu'est-ce que c'est devenu, Madame?

MADAME BERNIER.

Cet homme a tout nié. Peut-être, a-t-il dit, cette somme a-t-elle été autrefois déposée dans ses bureaux... mais sa maison

* Claudette, Bigot, Reine, mad. Bernier, Antoinette.

de banque de Bordeaux a liquidé... il a donné tant du cent à ses créanciers... il ne doit plus rien... c'est la loi...

REINE.

La loi... la loi... j'y connais goutte... moi, à ça... à votre place... tenez, j'aurais tout de même tâché de voir le père Planterose...

MADAME BERNIER.

C'est ce que nous avons fait... à l'Hôtel-Dieu.. il se mourait... les médecins l'avaient condamné... il ne nous a pas même reconnus, et nos demandes ont été vaines, nos questions inutiles ..

BIGOT.

Dire qu'il n'y a pas quatre jours, il grillait encore son caporal... mais... c'est rien du tout qu'un homme...

MADAME BERNIER.

Ce matin, André y est retourné .. et, dans le lit du mendiant... à sa place... c'est un autre qui y était déjà...

BIGOT.

Dégringolé!

REINE.

Allons... allons... faut pas vous abattre comme ça... encore un petit peu de courage... vous avez eu tant de mauvais jours dans votre vie, que ce doit être le tour des bons!.. Il est peut-être déjà venu... Et, tenez, cette lettre qui vous appelle ici, je parierais que c'est une bonne nouvelle qui vous arrive... (A Bigot et à Claudette.) Allons, vous autres, les amoureux, vêtez à présent, le bureau des mariages doit être ouvert... A bientôt, Madame... (Elle sort à gauche avec Bigot et Claudette.)

SCÈNE V.

MADAME BERNIER, ANTOINETTE, puis ANDRE.

MADAME BERNIER *.

Mon Dieu! j'ai été loyale épouse... j'ai été bonne mère... qu'ai-je donc fait pour tant souffrir?

ANTOINETTE.

Mère, quelle est donc cette lettre que tu as reçue .. qui l'a écrit?

MADAME BERNIER.

Personne, mon enfant...

ANTOINETTE.

Comment... mais alors que venons-nous faire ici?

MADAME BERNIER, lui montrant la porte sur laquelle est écrit : Bureau de bienfaisance.

Regarde!..

* Antoinette, mad. Bernier.

ANTOINETTE, poussant un cri de douleur.

Oh!.. le bureau de bienfaisance! (Madame Bernier fond en larmes, Antoinette la regarde avec consternation.)

ANDRÉ, paraissant à gauche.

Ouvrier, me voilà ouvrier *.

ANTOINETTE, sans le voir.

Non... jamais...

ANDRÉ, les apercevant.

Ma mère; ma sœur...

MADAME BERNIER, à Antoinette.

Viens... viens donc.

ANDRÉ, s'avançant.

Où cela?

ANTOINETTE, lui désignant le bureau de bienfaisance.

Là!

ANDRÉ, poussant un cri.

Ah **!..

MADAME BERNIER.

André, le suicide... c'est souvent une livre de pain qui manque... cette livre de pain, la charité publique la donne; et je vais la demander pour mes enfants...

ANDRÉ.

Oh!.. ma mère... ma mère... c'est pour nous!... seule, vous seriez plutôt morte...

MADAME BERNIER.

Oui, j'aurais eu ce fol orgueil... orgueil stupide... orgueil inutile! Il n'y en a pas moins dans la misère qui se cache que dans l'opulence qui s'étale... Oui, j'ai été vaine, ambitieuse, pour vous et pour moi... s'il y a de la grandeur à monter, il y en a quelquefois plus à descendre... et le travail à tous les degrés, est le vrai titre de noblesse!... Pardonnez-moi, chers enfants, pardonnez-moi... car, en ne voulant pas que vous fussiez d'humbles travailleurs, j'ai fait de vous des indigents...

ANTOINETTE ET ANDRÉ.

Ma mère...

MADAME BERNIER.

Allons, viens, ma fille, viens; si les honnêtes gens n'étaient pas honteux d'être pauvres, les fripons enrichis ne seraient pas si fiers de leur luxe... Quand le malheur honorable ne craindra plus le grand jour, les fortunes mal acquises chercheront l'obscurité.

ANDRÉ ***.

Non... non... vous n'irez pas... j'ai des bras... j'ai du cœur... j'ai du travail... je vous nourrirai!..

* André, Antoinette, mad. Bernier.
** Antoinette, André, mad. Bernier.
*** Antoinette, mad. Bernier, André.

LE GARÇON DE BUREAU, entrant et à Alida, Villebrun et Roquefeuil.

Mademoiselle, Messieurs, veuillez prendre place... (Reine, Claudette et madame Bernier entourent Antoinette dans un coin de la salle. André, le front haut, l'œil encore brillant de colère, lance un regard méprisant à Villebrun, et va retrouver sa mère et sa sœur. — Roquefeuil reste immobile et sombre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOUBERT*.

(Alida et Roquefeuil, sur l'indication du garçon du bureau, s'asseoient sur deux fauteuils qui se trouvent devant la table. — Les parents et les témoins se groupent autour de la table derrière laquelle Joubert se tient debout. — Villebrun est appuyé sur le fauteuil de sa fille. — La famille Bernier et les trois autres personnages sont à droite sur le second plan.)

MADAME BERNIER.

Antoinette, André, partons...

REINE.

Mam'zelle...

ANTOINETTE.

Non... non... je veux rester...

ANDRÉ.

Bien, ma sœur, ce n'est pas à nous à fuir devant eux.

JOUBERT.

Mademoiselle Alida Villebrun? — Monsieur de Roquefeuil, avant que l'officier public remplisse son mandat... permettez à l'ami de vous exprimer ses sympathies... je vous félicite, Monsieur, de devenir le gendre, le fils d'un homme que notre arrondissement compte parmi ses plus honorés citoyens... (A Alida.) Quant à vous, Mademoiselle... sous votre couronne de comtesse, n'oubliez pas que vous êtes la charitable quêteuse de notre arrondissement, et, restez toujours la providence de la pauvreté.

ANDRÉ.

Oh! justice des hommes, justice de Dieu!..

JOUBERT.

Monsieur Fabien de Roquefeuil.

ANTOINETTE.

Ma mère... ma mère...

JOUBERT.

Acceptez-vous pour épouse légitime mademoiselle Alida Villebrun?

ROQUEFEUIL, après un grand temps.

Non!..

* Témoins, Roquefeuil, Joubert, Villebrun, Alida, témoins, mad. Bernier, André, Antoinette, Reine, Claudette, Bigot.

ANTOINETTE.

Mon Dieu !...

JOUBERT.

Comment ?..

VILLEBRUN.

Monsieur !...

ROQUEFEUIL, avec force.

Non, mille fois non, mieux vaut la ruine que le déshonneur... (Allant à André.) Ta main, frère *. (A madame Bernier.) Mère, pardonnez-moi... (A André.) A nous deux, nous gagnerons le pain de la famille. (Alida s'évanouit, des dames l'emportent. Joubert s'en va.)

VILLEBRUN, hors de lui à André.

Mais tu mens, calomniateur... vous mentez tous... Malheur à toi, malheur aux tiens... je te poursuivrai... tu seras puni... où une preuve... une seule... à l'appui de ce que tu avances... une preuve... il n'y en a pas... où est-elle ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PLANTEROSE **.

PLANTEROSE, un papier à la main.

La voilà !..

TOUS.

Le mendiant !

PLANTEROSE.

J'ai la vie dure... hein !.. (donnant un papier à Antoinette.) Tenez, Mademoiselle, ma première bienfaitrice de Saint-Étienne-du-Mont... en voici pour plus de quatre cent mille francs... présentez-vous à la caisse de monsieur Villebrun, mon successeur vous soldera... (A Villebrun.) Est-ce heureux, hein ! que je n'aie pas égaré le reçu. (Villebrun va pour sortir.) Un instant... n'allez donc pas si vite... j'ai une commission pour vous... on vous demande... du côté du Palais de Justice... au cabinet de monsieur le juge d'instruction.

VILLEBRUN.

Qui donc ?

PLANTEROSE, montrant un homme qui s'avance vers Villebrun.

Monsieur ***.

VILLEBRUN.

Quel est cet homme ?

* Témoins, Villebrun, Alida, Joubert, André, Roquefeuil, mad. Bernier, Antoinette, Reine, Claudette, Bigot.

** Planterose, Villebrun, André, Roquefeuil, mad. Bernier, Antoinette, Reine, Claudette, Bigot.

*** L'agent, Villebrun, Planterose, André, mad. Bernier, Roquef., Reine, Claudette, Bigot.

PLANTEROSE.

Vous ne le reconnaissez pas... c'est celui qui, il y a trois mois, m'a conduit au dépôt de mendicité, il va vous conduire à votre tour...

VILLEBRUN.

Où donc?

PLANTEROSE.

Au dépôt de la préfecture!... (On emmène Villebrun.) Nous voilà quittes, papa!

REINE, à Bigot.

Eh bien! vaniteux, voudrais-tu de la richesse à ce prix-là *?...

BIGOT.

Merci, j'aime mieux ma blouse...

ANDRÉ, à Planterose.

Mon ami... sans vous...

PLANTEROSE.

Du tout... sans elle... vous le voyez, Mademoiselle, ça porte toujours bonheur de faire l'aumône aux malheureux.

ANDRÉ.

Oui... et quand l'hiver gronde... que le jour baisse... et, que hommes ou femmes hésitent à notre approche... et se retirent dans l'ombre... s'ils ne tendent pas la main... ouvrons la nôtre, s'ils ne viennent pas à nous, allons à eux...

* Reine, Bigot, Claudette, Roquefeuil, Planterose. André, mad. Bernier, Antoinette.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

Dernières Pièces de Théâtre publiées par Michel Lévy Frères.

L'ANNEAU DE FER, comédie en 4 actes et en prose.	1	50
LE PARAPLUIE D'OSCAR, vaudeville en 1 acte	»	60
LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes.	1	»
UN FEU DE PAILLE, comédie en 1 acte en prose.	1	»
LES ENFANTS TERRIBLES, vaudeville en 2 actes.	1	»
LA FÉE, comédie en 1 acte et en prose.	1	»
MARIE STUART EN ÉCOSSE, drame en 5 actes.	»	40
LA QUEUE DE LA POELE, féerie en 9 tableaux	1	»
LES ABSENCES DE MONSIEUR, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	60
LE FLEAU DES MERS, drame en 7 actes	1	»
UNE MÈCHE EVENTÉE, vaudeville en 1 acte	»	60
TROIS BOURGEOIS DE COMPIEGNE, comédie-vaud. en 1 acte.	1	»
UN ENFANT DU SIÈCLE, pièce en 3 actes	1	»
LA ROSE DE SAINT-FLOUR, opérette en 1 acte	»	60
LA MEDÉE DE NANTERRE, tragédie-folie en 3 actes.	1	»
PAQUERETTE, opéra-comique en 1 acte	»	60
LE VILLAGE, comédie en 1 acte.	1	»
LA COMTESSE DE NOVAILLES, drame en 5 actes.	1	»
LE BILLET DE FAVEUR, comédie-vaudeville en 3 actes.	1	»
LES FANFARONS DE VICE, comédie en 3 actes.	1	»
LE CHEMIN LE PLUS LONG, comédie en 3 actes.	1	50
LES AVENTURES DE MANDRIN, drame en 5 actes.	»	40
LA BOURSE, comédie en 5 actes, en vers	2	»
SI JAMAIS JE TE PINCE, comédie-vaudeville en 3 actes	1	»
VALENTINE D'AUBIGNY, opéra-comique en 3 actes.	1	»
LA FIANCÉE DU BON COIN, vaudeville en 1 acte.	1	»
LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE, drame en 16 tableaux.	1	»
M. LE SAC ET MADAME LA BRAISE, comédie-vaud. en 3 actes.	1	»
L'HOMME DE ROBE, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	60
MONSIEUR VA AU CERCLE, comédie-vaudeville en 1 acte.	1	»
MICHEL CERVANTES, drame en 4 actes	1	50
LE PARADIS PERDU, drame en 5 actes.	»	40
LE CHERCHEUR D'ESPRIT, opéra-comique en 1 acte.	»	60
CALINO, charge d'atelier en 1 acte.	1	»
MADELON LESCAUT, cri du cœur en 3 actes.	1	»
LE SANG MÊLÉ, drame en 5 actes.	1	50
LES TOQUADES DE BORROMÉE, vaudeville en 1 acte	»	60
MONSIEUR DE SAINT-CADENAS, comédie-vaudeville en 1 acte	1	»
LES INFIDÈLES, comédie en 1 acte.	1	»
LE TUEUR DE LIONS, vaudeville en 1 acte	1	»
MANON LESCAUT, opéra-comique en 3 actes	1	»
EN PENSION CHEZ SON GROOM, vaudeville en 1 acte	1	»
GUILLERY, comédie en 3 actes, en prose	1	50
LES PIÈGES DORÉS, comédie en 3 actes.	1	50
LA REVANCHE DE LAUZUN, comédie en 4 actes.	1	50
LES CHEVEUX DE MA FEMME, comédie-vaud. en 1 acte.	1	»
LE TROUVÈRE (IL TROVATORE), opéra en 4 actes	1	»
LES FILLES DES CHAMPS, vaudeville en 1 acte.	»	60
LUCIE DIDIER, drame en 3 actes.	1	»
LE MAL DE LA PEUR, comédie-vaudeville en 1 acte.	1	»
JE DINE CHEZ MA MÈRE, comédie en 1 acte	1	»
15 FRANCS DE VOITURE, comédie-vaudeville en 1 acte.	1	»
L'HABIT DE NOCE, [illegible]		

COLLECTION MICHEL LÉVY

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE

Format grand in-18, à 1 franc

A. DE LAMARTINE vol.
Les Confidences..... 1
Nouvelles Confidences.. 1
Toussaint Louverture.. 1

THÉOPH. LE GAUTIER
Les Beaux Arts en Europe..... 2
Constantinople..... 1
L'art moderne..... 1
Les Grotesques..... 1

GEORGE SAND
Mauprat..... 1
Valentine..... 1
Indiana..... 1
Jeanne..... 1
La Mare au Diable..... 1
La petite Fadette..... 1
François le Champi ... 1
Teverino..... 1
Consuelo..... 3

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante.... 1
Le Marquis de Fayolle.. 1
Les Filles du Feu..... 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre, tomes 1 à 12. 12
Nouvelles..... 1
Historiettes et Proverbes 1
Piquillo Alliaga..... 2

F. PONSARD
Études antiques..... 1

HENRY MURGER
Le dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin..... 1
Scènes de campagne.... 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyages et Voyageurs.. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes..... 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux..... 1

ALPHONSE KARR
Les Femmes..... 1
Agathe et Cécile..... 1
Promenades hors de mon Jardin..... 1
Sous les Tilleuls..... 1
Les Fleurs..... 1

LOUIS REYBAUD
Jérôme Paturot 1
Le dernier des Commis-Voyageurs..... 1
Le Coq du Clocher..... 1
L'Industrie en Europe.. 1

Mme É. DE GIRARDIN vol
Marguerite, ou deux Amours..... 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer..... 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien..... 1
Gerfaut..... 1
Un Homme sérieux..... 1
Les Ailes d'Icare 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury.
Contes posthumes..... 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de quatre Femmes..... 1
La Vie à vingt ans..... 1
Antonine..... 1
La Dame aux Camélias 1

JULES LECOMTE
Le Poignard de Cristal. 1

X. MARMIER
Au bord de la Newa.... 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux... 1

J. AUTRAN
La Vie rurale..... 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette..... 1

EDMOND TEXIER
Amour et Finance..... 1

ACHIM D'ARNIM
Traduc. Th. Gautier fils.
Contes bizarres..... 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Les Femmes comme elles sont..... 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert..... 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemporains 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges..... 1

ÉMILE SOUVESTRE vol.
Un Philosophe sous les toits..... 1
Confessions d'un Ouvrier 1
Au coin du Feu..... 1
Scènes de la Vie intime. 1
Chroniques de la Mer.. 1
Dans la Prairie..... 1
Les Clairières..... 1
Scènes de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans .. 1
Souvenirs d'un Vieillard. 1
Sur la Pelouse..... 1
Les Soirées de Meudon . 1

JULES DE LA MADELÈNE
Les Ames en peine..... 1

LÉON GOZLAN
Les Châteaux de France. 1
Le Notaire de Chantilly. 1
Polydore Marasquin.... 1

FÉLIX MORNAND
La Vie Arabe..... 1

EDGAR POE
Traduct. Ch. Baudelaire.
Histoires extraordinaires 1
Nouvelles Histoires extraordinaires..... 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces..... 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes... 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles..... 1
Mémoires d'un Notaire . 1
La fin du Procès..... 1
Contes d'un Planteur de choux..... 1

HENRI CONSCIENCE
Traduct. Leon Wocquier.
Scènes de la Vie flamande..... 2
Le Fléau du Village .. 1
Les Veillées flamandes.. 2
Le Démon de l'Argent.. 1

DE STENDHAL (H. Beyle)
De l'Amour..... 1
Le Rouge et le Noir... 1
La Chartreuse de Parme. 1

MAX RADIGUET
Souvenirs de l'Amérique espagnole..... 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres ... 1

MÉR
Les Nuits du [illegible]
Une Histoire [illegible]
André Chénier
Salons et Sou[illegible]
Paris.....

LOUIS DE
Un Drame so[illegible]
reur.....

CHAMPF
Les Excentri[illegible]
Premiers Bea[illegible]

H. B. RÉVOI
Les Harems d[illegible]
Monde .

ROGER DE
Le Chevalier
Georges .
Aventurières
tsanes. .
Histoires cav[illegible]

GUSTAVE
L'empereur
et son Em[illegible]

XAVIE
Les Peaux N[illegible]

HILDE
Traduct. L[illegible]
Scènes de [illegible]
la [illegible]

AMÉDÉE
Parisiennes
ciales....

CHARLES D
La Comedie

ALDÉRI
A quoi tien[illegible]

Mme BERT
Le Bonheur

N
Quand j'é[illegible]

MARC
Le Monde e[illegible]

JULES
Sacs et Par[illegible]

[illegible]utes les pièces de théâtre jouées sur les Théâtres de la France et de

Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.

PQ
2201
B55P3

Brisebarre, Edouard Louis Alexandre
Les pauvres de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted in RBSC KM.